
UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

ROMULUS COUCOU

Il a été tiré, de cet ouvrage,
Quarante-cinq exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés et parafés par l'auteur.

EXEMPLAIRE N°

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Les Matinales.
Les Iris noirs.
Missel d'amitié.

ROMAN

Josette.
La Maison de danses, roman espagnol.
Le Phare, roman breton.
La Petite Papacoda, roman napolitain.
Le Jeune Amant, roman parisien.

CONTES, CRITIQUE, FANTAISIE

Trois petits tours de marionnettes.
Vient de paraître.
Blancs et Noirs, carnet de voyage.
De qui est-ce? Anthologie.

EN COLLABORATION AVEC CHARLES MULLER.

A la manière de ... (1re et 2e séries).
A la manière de ... (3e série).
Rikette aux Enfers.
La Création du Monde

PAUL REBOUX



ROMULUS COUCOU

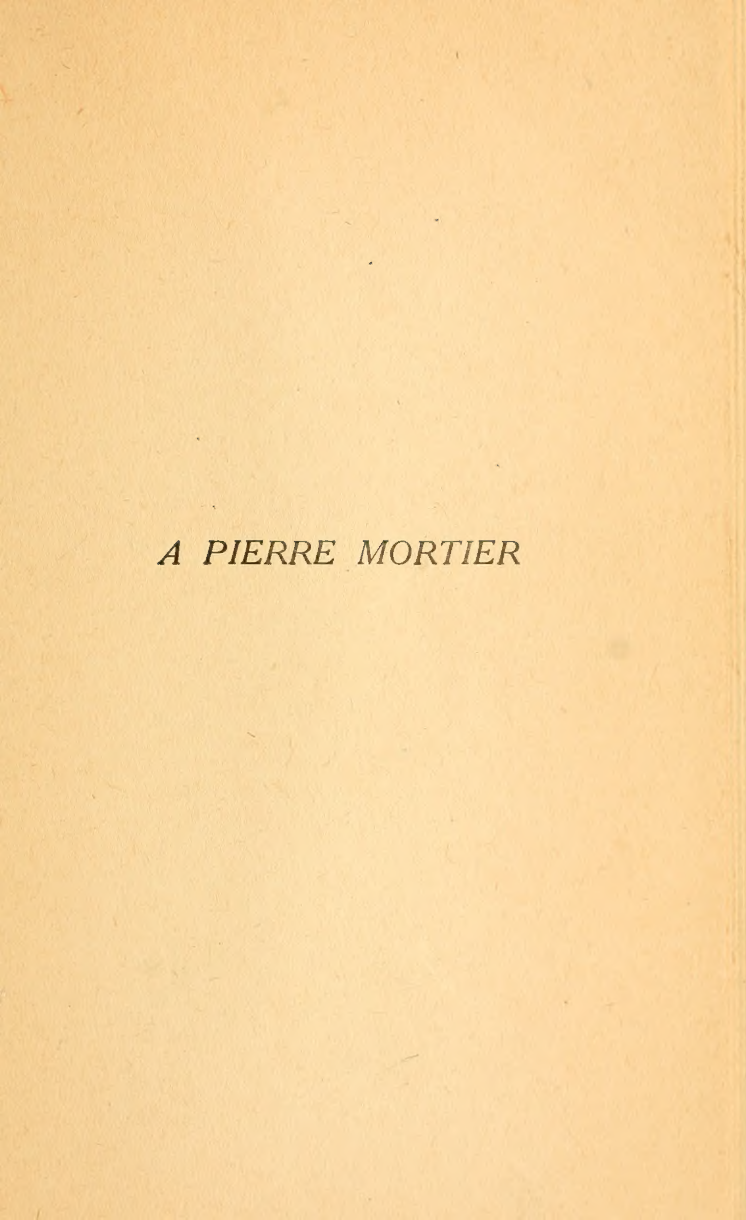
ROMAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



A PIERRE MORTIER

I

Le tramway s'arrêta devant le théâtre Tulane, un des principaux de la Nouvelle-Orléans. Des spectateurs en descendirent. Le compartiment de la voiture réservé aux voyageurs nègres (1) dégorgea toute une famille noire : le père, la mère, une autre dame, un grand fils et deux gamines.

M. Cicéron Coucou conduisait les siens à la représentation de *FAUST*.

Voilà longtemps qu'on parlait de cette soirée, chez les Coucou !

(1) Voir : *Blancs et Noirs* (Flammarion, édit.).

— Papa! quand vas-tu nous conduire au théâtre? — demandait plaintivement Mlle Flora, l'aînée, une négrillonne de treize ans, douée d'une expression mélancolique, de beaux yeux languissants, mais aussi d'un corps maigre et haut sur pattes.

— Papa! tu as promis! Papa! méchant menteur! Tu as promis, oui! — glapissait Mlle Mabel, la cadette, malicieuse et vive, en se cramponnant aux jambes de monsieur son père, comme une petite guenon qui va monter à l'arbre.

— Mon cher, oui — insistait Mme Alcinaïde Coucou — ces enfants ont raison...

Et, tandis qu'elle considérait tendrement son époux, un sourire bonasse découvrait l'éclat de sa denture entre l'épanouissement de ses lèvres violettes.

— Mais oui, Cicéron... La vie est si triste, pour nous. Tu nous dois bien une petite fête, de temps en temps! — minaudait la tante Cléopâtre, sœur de Mme Coucou, frétillante déjà à l'idée qu'elle aurait l'occasion de mettre sur

son brun visage de la poudre de riz blanche et du fard, de se parfumer plus encore que de coutume, et de sortir son beau corsage bleu d'azur.

Enfin, Romulus Coucou, le fils aîné, au début de cette semaine-là, en montrant un numéro de l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans*, avait dit, de ce ton grave, posé, convenable à l'intellectúel qu'il se savait être :

— Voyez, lisez... Samedi prochain, on joue *FAUST*... C'est une œuvre estimée des connaisseurs... J'en ai beaucoup entendu parler, cet après-midi, par mes amis musicolâtres... Voilà une occasion que nous aurions tort de gaspiller...

— Romulus a raison ! — exclamèrent tous les Coucou. — Voyons, papa, papa !...

D'abord, M. Cicéron Coucou tapota la barbe grise et crépue qui formait comme une guirlande de crin de matelas autour de sa bonne figure noire. Il plissa ses petits yeux d'éléphant et fit paraître avant de discourir les quatre dents d'or dont il était fier. Enfin, il

leva sa main à paume claire, comme pour réclamer le silence d'une assemblée, et déclara :

— Je crois, vraiment, si les événements, toujours impossibles à prévoir, ne viennent pas contrecarrer mes plus chers projets, que nous irons samedi au théâtre.

— Hurrah pour papa ! — s'écrièrent les petites ; Mme Alcinaïde Coucou vint câlinement poser sur l'épaule de son mari sa tête coiffée d'un madras orange ; Romulus sourit d'un air supérieur ; la tante Cléopâtre battit des mains avec allégresse. Et tous ces êtres unis par une même expectative, affectueux et rayonnants, évoquaient, avec leurs faces noires et leurs vêtements clairs, quelque chose comme un cliché négatif de l'*Heureuse Famille* de Greuze.

Huit jours, on vécut dans cette espérance.

Aucun des clients de la blanchisserie dont M. Coucou était directeur, avec les siens — sauf Romulus — pour employés, n'ignora

le somptueux projet, à la réalisation duquel les Coucou se dévouaient passionnément. On négligea même un peu la grand'mère Coucou, très vieille négresse, jadis esclave, dont l'âge avait atténué les facultés intellectuelles et qui passait ses journées dans l'arrière-boutique à fumer la pipe, à parler seule et à feuilleter un Nouveau Testament, bien qu'elle ne sût pas lire.

La grande date venue, la famille Coucou sortit processionnellement de sa demeure, entre une double haie de négrillons et de négrillonnes venus en foule et de toutes tailles, depuis le long, fluet, qui a poussé trop vite, jusqu'au tout petit traîné par la main et qui joue avec une épluchure. Tous contemplaient, fascinés.

M. Coucou portait une cravate d'un rouge vif, un gilet blanc sur lequel pendait une énorme chaîne de montre, et un complet à grands carreaux jaunes et noirs du plus fastueux effet. Mme Coucou était vêtue plus modes-

tement d'une robe vert billard à manches framboise, qui mettait en valeur le corsage azur de la tante Cléopâtre, et était coiffée d'un chapeau canotier retenu par un élastique sur sa courte chevelure où les épingles n'avaient point de prise. Flora et Mabel, en vareuses blanches à col marin, portaient des bas d'un rose vif; leurs cheveux pareils à de l'astrakan avaient été tirés obstinément, au point de former en arrière des oreilles deux boulettes de poils que décoraient de grandes coques de ruban écossais; toutes deux marchaient le ventre en avant, avec un petit dandinement qui balançait leurs bras maigres; quelquefois, Mabel s'arrêtait pour se gratter les fesses.

Rien dans la mise de Romulus ne retenait l'attention. Il avait un goût plus raffiné. Il était de sang mêlé. Quand M. Cicéron Coucou s'était marié avec Alcinaïde — qui était elle-même fille de blanc — celle-ci avait déjà ce fils. Le père de Romulus était cet officier de marine française dont, plusieurs années durant, la tante Cléopâtre avait charmé les

nuits, jadis. Cet homme bienveillant s'était intéressé aux deux sœurs sans qu'elles en eussent éprouvé de trouble, car les négresses sont étrangères aux complications du cœur. L'influence redoublée de la race blanche avait fait de Romulus un de ces hommes qui ont de beaux yeux, des traits harmonieux, un nez et une bouche modelés à l'européenne, une peau mate et claire, des membres délicats. Seuls, ses cheveux décelaient la race, bien qu'il eût soin de les cosmétiquer avec application et de faire tracer par le coiffeur une raie au rasoir parmi l'épaisseur de cette toison.

Son élévation dans la hiérarchie humaine lui valait chez les Coucou un grand prestige. On le révérait pour son savoir. On écoutait ses avis. Mme Coucou s'attendrissait à l'idée que ce beau garçon de vingt-quatre ans, presque pareil à un blanc, était issu d'elle. Les petites disaient orgueilleusement à leurs amies : « C'est notre frère, oui, ce monsieur-là ! »

Dans le district nègre, M. Coucou, com-

merçant estimé, se sentait chef de famille. Mais, à mesure que le tramway emmenait les Coucou vers le centre de la Nouvelle-Orléans, l'atmosphère changeait. Les règlements vexatoires interdisant aux personnes de couleur l'accès de certains lieux et de certaines boutiques, l'hostilité goguenarde des passants à l'égard des noirs endimanchés, tout cela causait à M. Coucou un malaise qui le privait de ses facultés habituelles. Si bien qu'en descendant devant le théâtre, il passa les coupons à Romulus :

— Arrange donc tout cela, toi... Tu as l'habitude de ces quartiers-ci...

Ils gagnèrent les fauteuils de deuxième galerie — seules places où les nègres soient admis — et s'assirent, très intimidés par la majesté de la salle, par les lumières, par cette foule de spectateurs élégants qui grouillait en bas.

Peu après, la représentation commença.

— Papa — chuchota Mabel, qui ne comprenait pas les paroles chantées — qu'est-ce qu'ils disent, maintenant?

M. Coucou lui expliqua tout bas le premier acte de *FAUST*.

— Il y avait un vieux... Alors, son fils l'a tué pour se mettre à sa place et prendre son héritage... Il veut épouser la demoiselle qui était cachée chez le vieux et que tu as vue tout à l'heure... Et maintenant, il est content et il chante avec son camarade, celui qui est habillé en rouge.

Satisfaite, Mabel se tut et, bouche ouverte, écouta la fin de l'acte.

Celui du jardin parut un peu long. L'air fétide, qui semblait s'épaissir dans cette galerie supérieure remplie de nègres, devenait irrespirable. Mais les Coucou se ranimèrent pour admirer la projection électrique semblable à un rayon de lune.

Au retour des troupes, la vue des soldats et des danseuses les enchanta. Ils marquèrent du pied les rythmes, au point que des voisins les regardèrent avec mécontentement, en leur faisant signe de se taire.

Romulus écoutait distraitement. A l'étage

inférieur était une jeune fille qu'il n'avait jamais vue encore dans les rues de la Nouvelle-Orléans et dont les cheveux vaporeux, couleur d'acajou, venaient d'attirer son regard.

Cette chevelure crépelée, était-ce celle d'une quarteronne? Mais comment une quarteronne aurait-elle pu occuper une de ces places interdites aux personnes de couleur? D'ailleurs, un homme blanc l'accompagnait. Jamais un blanc, à la Nouvelle-Orléans, n'aurait consenti à s'exhiber en compagnie d'une femme au sang impur. Une blanche, alors? En effet, cette peau claire et comme lumineuse dans la pénombre, ces grands yeux pâles, ce visage délicatement nuancé... Mais ces cheveux?...

Au deuxième entr'acte, il était descendu et avait eu la chance de croiser la jeune fille dans le couloir.

Des pieds cambrés, une démarche aisée, gracieuse, simple... Une toilette sobre... Romulus avait assez de discernement pour

reconnaître que ces signes révélaient la délicatesse plastique et morale des Européens.

Ces cheveux, pourtant... ces cheveux, non pas ondulés mais frisés à petites ondes, presque comme ceux de Flora et de Mabel, beaucoup plus abondants toutefois et pesant en torsade sur la nuque pâle et nacrée...

Au passage, il avait entendu des mots français...

Quoi ! une Française ?... Oh ! peu probable. Cette race ne s'expatrie guère... Alors ?...

A l'égard d'une blanche, les sentiments d'un nègre amoureux sont complexes. Il y pense d'abord timidement, modestement. Les conditions sociales les séparent. Puis une sourde force naturelle se développe. Le génie de l'espèce, en perpétuel effort de perfectionnement, suggère des possibilités de croisements propres à engendrer des produits tendant vers la race supérieure. Un désir s'y mêle, vaguement vengeur, de s'imposer à une blanche, d'asservir sa chair. Enfin l'imagination intervient. Le noir, disposé aux chimères, rêve de

bonheurs merveilleux, de baisers sublimes, il décore de toutes les perfections celle qu'il convoite, il croit partagée l'effusion dont il est plein; son esprit et son instinct délirent à la fois... Et cette exaltation ne s'achève qu'au moment où un brutal rappel à la réalité avertit le pauvre visionnaire que les mœurs et les lois lui rendent la blanche inaccessible, ou bien au moment où cet enthousiasme trop chaleureux se consume lui-même et où le noir, incapable de persévérance, est distrait par une auto qui passe ou par une chanson qu'il entend.

Romulus éprouvait cette passion croissante. Mais son esprit de mulâtre en modérait la frénésie. Après avoir espéré, il ne désespérait pas. Et, quand le premier élan d'amour l'eut transporté, il se ressaisit et calcula, comme un amoureux d'Europe, par quels moyens il pourrait approcher de cette inconnue. Il avait eu des bonnes fortunes, par surprise, avec des femmes peut-être purement blanches. Pourquoi n'avoir pas confiance en soi,

quand on est jeune, robuste et beau garçon?

Depuis quelques minutes, Mlles Coucou, un peu lassées par la durée du spectacle, observaient Romulus. Elles remarquèrent la manière obstinée dont il considérait un même point.

Mabel, toujours moqueuse, dit à Mme Coucou :

— Attention, mama... Les yeux de Romulus vont lui sortir de la tête... Tends les mains, pour les empêcher de tomber!

Flora, de sa paume appliquée sur son visage, contint un éclat de rire.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda tante Cléopâtre, tout émoustillée, prévoyant une distraction.

Enfin un « chut » impérieux de M. Coucou rétablit la bonne tenue.

Romulus, vexé, lança vers ses sœurs un regard furieux et se détourna en haussant les épaules.

La pensée de la jolie jeune fille rousse l'obsédait. Il interrogea M. Coucou :

— Regarde, là-bas... As-tu déjà rencontré cette personne?

— En corsage vert?

— Oui.

— Comment, tu ne la connais pas?

— Non — fit Romulus avec des battements de cœur.

— Mais c'est la sœur d'un Français qui vend des bicyclettes et des phonographes, au coin des rues Dryades et Lafayette... Elle n'est à la Nouvelle-Orléans que depuis un mois. C'est une jolie demoiselle, n'est-ce-pas?

Romulus ne répondit rien.

La fin de la pièce épuisa les Coucou. Le père, surmené par l'attention avec laquelle il avait suivi l'intrigue au début, n'écoutait plus que distraitement. Les petites bâillaient en montrant leur palais rose, ou, glissant la main par l'ouverture du corsage, poursuivaient des puces qu'elles écrasaient sur le rebord de la galerie.

Ils ne se ranimèrent qu'au trio final, parce que le ténor italien, la basse allemande et la cantatrice norvégienne qui chantaient *FAUST* en français pour le plaisir des Amé-

ricains, criaient : « Anges purs ! » à faire éclater les vitres. Ce torrent vocal enthousiasma les Coucou. Les parents battaient la mesure ; la tante Cléopâtre, les mains croisées sur la poitrine, écoutait, comme en extase, et les fillettes marquaient la cadence en frappant du pied contre la banquette.

Quand la toile s'abaissa, ils éprouvèrent à la fois la tristesse des choses qui finissent, l'orgueil d'être pleins de musique et le léger enivrement d'écoliers qui entendent la cloche après une longue classe.

En sortant du théâtre, M. Coucou aperçut à terre un gros cigare à peine entamé et qui fumait encore. Il le considéra un moment, puis, comme par inadvertance, il laissa tomber sa canne. En la ramassant, il adopta prestement le cigare, qu'il conserva un moment au creux de sa main — et dont, quelques minutes plus tard, il tira des bouffées avec une majesté de propriétaire.

Pour que la soirée s'achevât en apothéose,

M. Coucou proposa : « On va prendre quelque chose avant de rentrer ! » ce qui provoqua une joie bruyante.

Et ce soir-là, les passants noctambules du quartier nègre purent voir, avec une admiration mêlée de jalousie, toute la famille Coucou, épanouie, assise en rond autour d'une petite bouteille de bière.

II

La pharmacie de M. Beaugé se trouve au coin des rues Saint-Peter et Bourbon.

L'étalage offre ce tohu-bohu d'objets qui caractérise les devantures américaines. On y voit, côte à côte, des spécimens de tout ce qui se vend là-bas dans les pharmacies : de la crème à bottines, des cigares, des pendules, des bonbons, des poupées en caoutchouc, des billes, des cartes postales, des lapins mécaniques. Au milieu de ce mélange, une panoplie ronde assemblant une centaine de cors extraits par la vertu d'un remède proposé au public ; cette panoplie forme le noyau d'une étoile géante, dont les rayons sont des stylographes.

Le patron, M. Beaugé, est un homme d'une

cinquantaine d'années, grisonnant et barbu : sa physionomie exprime la bienveillance ; il ressemble au saint Joseph des crèches de Noël, mais un saint Joseph qui aurait de grosses lunettes rondes à monture d'écaille et une petite calotte de soie noire.

Depuis trois générations, les Beaugé, émigrés de France en Louisiane, tiennent cette pharmacie. Le propriétaire actuel est resté garçon. Son affection se partage entre un chien de chasse, qui somnole durant toute la journée sous le comptoir, et Romulus Coucou, que M. Beaugé a pris pour commis voilà près de huit ans, et à qui il a enseigné paternellement la grammaire française, un peu d'histoire et de littérature. M. Beaugé ne professe pas l'aversion des Américains pour les nègres. Il a été séduit par l'intelligence de ce jeune mulâtre, souriant et déluré, qu'il a progressivement élevé à la dignité de premier commis.

Quand on demande à Romulus son métier, il répond : « Je suis chimiste. »

Ding!... La sonnette de la porte d'entrée. Deux petites négresses viennent demander une fiole de parfum.

Romulus, qui roulait des pilules, ne se souciait pas de servir ces clientes. Il fallut que M. Beaugé les lui signalât.

Quand elles se furent retirées, il reprit sa besogne et sa songerie.

La veille, ni le plaisir de s'attabler en famille après le spectacle, ni les jeux de Flora et de Mabel qui avaient imité burlesquement quelques scènes de l'opéra, aux grands éclats de rire des parents, ni la détente du repos dans sa chambre, n'avaient chassé de son esprit cette image de jeune fille rousse.

Une timidité, une honte douloureuse, l'empêchaient de chercher à s'approcher d'elle. Réveillé dès le petit jour, il s'était proposé de passer, ce matin-là, devant le magasin de ce Français, au coin des rues Dryades et Lafayette. A quoi bon? Une blanche... Elle se moquerait de lui, on l'insulterait... Car, en admettant même que, étrangère récemment

arrivée aux États-Unis, elle ne fût pas assez experte pour distinguer la présence de sang noir en un homme tout pareil aux blancs, elle ne tarderait pas à être éclairée, conseillée, persuadée...

Ding!... Cette fois, c'est un vieux monsieur à longs cheveux gris qui demande, en français, un peu de racine de guimauve. Ses manières sont remarquables par leur urbanité. Il parle un langage désuet qui fleure l'ancien temps. Il fait de petits saluts, s'excuse, remercie. M. Beaugé échange avec lui quelques propos relatifs à ce mois de février dont l'aigreur est pénible aux frileux Louisianais.

— Bah! — dit le vieux monsieur — le temps des zéphyrs est proche... Il ne faut point demander à la Nature de forcer sa coutume et de nous gratifier de dons prématurés... Accueillons chaque chose en son temps... C'est la meilleure philosophie... Me ferez-vous l'honneur, monsieur Beaugé, d'accepter une prise de tabac?

C'était un descendant de Bretons émigrés à

la Nouvelle-Orléans vers la fin du XVIII[e] siècle. Sa famille, depuis, n'avait pas quitté la terre d'Amérique où elle avait conservé sans altération le langage et les façons de l'ancien régime.

D'autres clients pénétrèrent dans la pharmacie.

Une dame espagnole, très brune et très poudrée, dont la bouche sensuelle était couronnée de moustaches, demanda un *ice-cream-soda.*

— Romulus ! eh bien ? — fit M. Beaugé avec un peu d'impatience.

Le jeune homme, mollement, manœuvra divers leviers pour faire monter dans le verre le lait, le sirop de framboise et l'eau gazeuse, et couronna l'ensemble d'une portion de glace au chocolat dans laquelle il piqua une tranche d'orange, un brin de menthe et une cerise confite.

Tandis que la cliente dégustait cette mixture avec un visible contentement, une vieille négresse à madras s'approcha du jeune homme :

— Avez-vous un remède pour moi, missié... C'est mon estomac qui va pas, non...

— Qu'éprouvez-vous? — demanda doctoralement Romulus.

— Après les repas, je me sens lourde, et puis, dedans, ça gargouille.

— Je vois... je vois... Ce sont les nerfs gastriques qui se relâchent. Alors le sang devient le plus fort... D'où, congestion de l'organe... Nous allons y mettre bon ordre... Vous prendrez de cette poudre, un peu à chaque repas... C'est bien compris?

La vieille négresse se retira, fort impressionnée par l'assurance de Romulus et déjà soulagée de connaître enfin la cause de son mal.

Romulus revint aux pilules. Mais cet entretien l'avait libéré de ses préoccupations. Il était fier d'avoir fait acte de science et d'autorité. Il s'admirait. Il ne pensait presque plus à la jeune Française.

III

Tandis que, dans la blanchisserie, M. Coucou remuait, de ses bras noirs, du linge qui trempait au fond d'une bassine, Romulus fumait une cigarette, au bercement d'un fauteuil à bascule.

L'air de mai, par cet après-midi dominical, était lourd. Top, le chien des Coucou, étrange bâtard d'une caniche et d'un basset, aboyait sans cause, dans la rue déserte. Le ventilateur électrique ronronnait. Les reflets du ciel pur bleuissaient l'eau des terrines, les chemises aux parements glacés, les piles de toiles moites qui remplissaient la boutique. Une odeur fade stagnait. Au fond, la grand'mère Coucou fumait sa pipe, en parlant seule.

Romulus rêvait. Il n'avait pas voulu accom-

pagner sa mère et les petites à la promenade. Un malaise moral était en lui. Il considérait M. Coucou, dont le gros derrière tendait l'étoffe du pantalon et qui travaillait en laissant sortir d'entre ses épaisses lèvres violettes un souffle d'asthme, une sorte de râle continu de bull-dog. Tel était celui qui passait pour son père! Malgré l'affection qu'il lui portait, Romulus ne pouvait se défendre d'une pitié un peu dédaigneuse envers ce gros homme de couleur dont il se sentait lui-même si distant par le physique et par l'intelligence. Pourquoi son père véritable ne l'avait-il pas reconnu? Il aurait été élevé à Paris, peut-être, dans un pays libre, généreux. Il aurait connu, là-bas, d'autres jeunes filles semblables à celle du théâtre. Il aurait aimé l'une d'elles.

— Écoute — dit-il à M. Coucou — cette petite que nous avons vue à *FAUST*, comment s'appelle donc son frère?

M. Coucou se redressa, soufflant, tandis que l'eau amidonnée ruisselait le long de ses sombres doigts.

— A *FAUST?*... Ah! oui... C'est Béliard, Jérôme Béliard... Allô, garçon, ça t'intéresse?

Romulus prit un air détaché.

— Non... Mais je ne me rappelais plus ce nom... Et cela m'agaçait...

M. Coucou reprit :

— Jérôme Béliard... Et la petite sœur, c'est Jacqueline, oui...

Il épia, de sa malicieuse prunelle d'éléphant, l'effet que cette information allait produire en Romulus. Mais celui-ci demeurait indifférent et sifflotait, pianotant de ses doigts déliés sur le bras du fauteuil à bascule.

Quelques minutes après, il annonça :

— Je vais dormir un peu...

Par l'escalier craquant, il gagna sa chambre, située, comme toutes celles de la famille, au-dessus de la boutique.

Les Coucou l'avaient décorée d'objets d'art. La photographie, en grandeur naturelle, du chef de famille y trônait sur un chevalet de bambou doré tout enguirlandé de rubans bleus. A droite et à gauche, deux statuettes

identiques de stuc colorié représentaient un troubadour. Des bouquets de fleurs artificielles garnissaient des vases nickelés. Par terre, sur un tapis de peluche imitant la mousse, un gigantesque carlin de porcelaine portait un collier véritable, décoré d'un nœud de soie grenat. Au mur, sur des étagères, pullulaient des bibelots de faïence dorée, des photographies, des coffrets en coquillages, des cadeaux de Christmas. Tout cet ensemble témoignait à la fois le goût du beau et le culte du souvenir.

Romulus se mit à réfléchir de nouveau. Son caractère instable avait coutume de se modifier selon les influences extérieures. Le fastueux bien-être qui entourait le jeune homme rendit l'optimisme à ses méditations. Il ne se lamenta plus sur sa condition de demi-nègre bafoué et tenu à l'écart. Il eut une vision d'avenir magnifique, de départ pour la France en compagnie de Jacqueline... Quelle douceur dans ce nom!... Et Paris lui apparut comme une sorte de paradis accueillant, une ville en

fête perpétuelle, où les façades blanches des maisons sont décorées de fleurs en guirlandes et où des orchestres jouent incessamment des airs de danse et des marches triomphales.

Mais pour vivre à Paris, pour y faire vivre Jacqueline, il lui fallait un métier. Eh bien! il serait chimiste! Son imagination puérile lui présentait un Romulus découvrant des formules dont le monde scientifiques s'émerveillait. Les noms qu'il lisait quotidiennement sur les bocaux de la pharmacie Beaugé défilaient dans sa mémoire. Il les mêlait à ceux des philosophes dont il avait lu des pensées dans des almanachs ou des anthologies : Hegel, Kant, Herbert Spencer, et qu'il citait souvent, avec ostentation. Il se révérait de les connaître, et se voyait déjà, comme eux, chargé d'honneurs, riche, promenant Jacqueline à son bras, en France, en ce pays où la couleur est un titre de curiosité, un attrait de plus, en ce pays où les trois Dumas, issus de nègres et qui, en Amérique, auraient été relégués dans des compartiments infamants, purent attein-

dre, parmi l'estime publique, au grade de général, à la gloire, à l'Académie française. Il lisait d'avance sa carte de visite, où ces titres se succédaient : Romulus Coucou, décoré de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, commandeur de l'ordre de... etc, etc.

Ah! comme elle serait fière de lui, sa petite Jacqueline!

IV

— Romulus — dit M. Beaugé — tu vas aller porter ce flacon d'eau dentifrice chez M. Jérôme Béliard, au coin des rues Dryades et Lafayette. C'est pressé. Le boy est en courses... Tu en as pour cinq minutes... Je m'occuperai de la pharmacie.

Entrer chez Béliard! Voir peut-être Jacqueline!

Romulus contint son trouble et répondit seulement :

— Oui.

Aussitôt sorti de la pharmacie, il bondit sur un tram, alla chez lui mettre son habit du dimanche, revint près du domicile de Béliard et, comme un gamin rôdait par là :

— Hé, petit!... Prends cette bouteille. Tu vas la porter là... Tu vois... De la part de la pharmacie Beaugé...

Tandis que la commission s'accomplissait, il examina la maison. Un grand magasin plein d'objets métalliques qui brillaient. Sur le côté, un passage fermé par une grille donnant accès à une cour pavée de larges dalles et entourée de bâtiments dont les vieilles façades en briques rouges étaient enguirlandées de glycine fleurie.

Le gamin ressortit. Romulus lui donna quelques *cents*, attendit, puis sonna à la grille.

Une servante noire apparut, traînant ses savates.

— Je voudrais parler à M. Béliard — déclara-t-il avec importance.

— Le maître il est au magasin, missié, à côté.

— Qu'est-ce que c'est? — fit une voix.

Au balcon du premier étage, Mlle Jacqueline Béliard se pencha.

Romulus, bouleversé par l'émotion, put se

maîtriser pourtant, et répéta, en français cette fois :

— Excusez-moi, mademoiselle, je voulais parler à M. Béliard... ou à vous-même... C'est de la part de la pharmacie Beaugé.

— Un moment, monsieur, j'arrive.

Elle fut prompte à le joindre. Enhardi, il s'expliqua :

— J'avais été chargé d'inspecter les livraisons des commandes faites par la pharmacie. Avez-vous bien reçu une bouteille, tout à l'heure?

— En effet, je vous remercie...

— C'est moi, mademoiselle, qui vous remercie de votre réponse.

Ils demeurèrent muets, embarrassés l'un et l'autre. Enfin, il trouva ceci :

— Et aussi, je vous remercie, Mademoiselle, de m'avoir donné l'occasion de dire quelques mots en français.

— Oh! j'en suis bien heureuse moi-même... Depuis un mois que je suis à la Nouvelle-Orléans, je me sens si dépaysée! Mon frère

ne me parle qu'anglais, pour m'habituer...

La conversation se poursuivit, banale, mais délicieuse pour Romulus. Il était près d'elle, il la regardait, elle ne le repoussait pas!

Tout à coup Jérôme Béliard parut.

— Que voulez-vous? — demanda-t-il rudement.

Romulus considéra ce grand diable chauve, rasé comme un Américain, et dont les manches retroussées montraient les muscles.

Il balbutia une vague réponse et disparut.

— Pourquoi l'as-tu traité si durement, ce garçon? — fit Jacqueline.

Jérôme Béliard haussa les épaules avec mépris :

— Peuh!

Cela voulait dire : « C'est encore trop bon pour un nègre! » Mais il ne prit pas la peine de s'expliquer et regagna la boutique.

Jacqueline, demeurée seule, resta songeuse. Elle évoquait ce jeune homme, élégant, au teint chaud, et dont les traits harmonieux s'animaient si vivement. Béliard avait-il été

mécontent de le trouver près d'elle? Mais lui, qui avait adopté sans réserve les mœurs américaines, il n'aurait pas dû s'alarmer à propos d'un tel tête-à-tête... C'était du flirt, voilà tout... Elle revoyait les mains du visiteur, ses mains aux doigts pointus, des mains aristocratiques, vraiment. Et quelle caresse en ses yeux aux cils épais! Quelles jolies dents!...

Alors, elle sentit que son visage rougissait. Presque à voix haute elle murmura : « Que c'était bon de parler un peu français! » Cette constatation, elle s'y attardait, comme pour attribuer à ce seul motif tout le plaisir qu'elle venait d'éprouver.

Huit jours plus tard, Jacqueline, en suivant la rue de Bourbon, aperçut la pharmacie Beaugé. La chaleur précoce de l'air donnait soif; et la jeune fille songea que, dans une pharmacie, on peut aller se rafraîchir sans manquer à la bonne tenue.

— C'est vous, mademoiselle ! — s'écria Romulus en la voyant entrer.

Les clients se faisaient rares, par cette lourde après-midi. Il était seul au magasin. Quelle occasion !

Tout de suite, il offrit une boisson qu'il composa en manipulant les leviers et les robinets avec une agilité de prestidigitateur.

— Voici...

De ses mains délicates, il tendit un

sorbet laiteux, décoré de fragments d'ananas.

A petits coups de cuiller, elle dégusta cette crème dont la fraîcheur et l'arome descendaient exquisement en elle.

Romulus, accoudé, lui parlait de près, découvrant d'un sourire, entre la rougeur des lèvres, la ligne de ses dents parfaites.

Jacqueline contait son histoire :

— A Paris, je travaillais comme vendeuse, dans un magasin de corsages, avenue de l'Opéra. Je vivais en famille. J'étais bien... Et puis papa est mort et maman aussi, tout de suite après... Je me suis trouvée seule... C'est dur, à mon âge... Jérôme était installé en Amérique depuis vingt ans... Il est beaucoup plus âgé que moi... C'est un peu comme un père, pour moi... Quand il a su ce qui m'arrivait, il m'a écrit de venir vivre ici avec lui... J'ai hésité beaucoup...

— Pourquoi ?

— Pensez, quitter Paris !... Et puis, c'est si loin, l'Amérique... Mais j'avais une amie qui partait pour New-York, comme

première dans la couture... Ça m'a décidée...

— Vous êtes heureuse, ici ?

— Je serais ingrate pour mon frère en prétendant que non, mais...

— Mais ?

— Non, vous êtes de ce pays, je ne peux pas vous dire...

Romulus, affectueusement, l'encouragea :

— Moi non plus, je ne suis pas originaire de la Nouvelle-Orléans... D'ailleurs, mon nom, Romulus Coucou, l'indique bien. Ma famille est antillaise... Nous parlons tous français, entre nous, à la maison...

Jacqueline eut une exclamation joyeuse :

— Ah ! Alors, vous trouvez sans doute, comme moi, que c'est une drôle de race, ces Américains... Des braves gens, bien entendu, mais si bizarres, pleins de préjugés, de règles, avec des principes sévères, et, tout de même, tant de petits moyens pour ne pas les appliquer, à l'occasion... Mon frère est devenu un peu comme eux... Alors, je me sens très seule, quelquefois...

— Ici, pourtant, la vie est plus agréable que dans les états du nord.

— Je sais... Mais ce qui me révolte un peu, c'est la dureté des Américains du sud vis-à-vis des nègres. Pauvres gens, comme on les traite !

Pour Romulus, l'entretien devenait périlleux. Allait-il révéler son origine ?

Il n'osa pas.

— Vous avez raison —dit-il. — On ne leur permet pas de s'instruire, ni de se perfectionner... On les parque comme des lépreux... Et il y en a beaucoup qui pourraient devenir de grands hommes, savants, poètes, architectes... Non, on ne veut pas... On nous...

Il s'arrêta, juste à temps, et reprit sur un ton prophétique :

— Mais leur heure viendra ! L'injustice aura un terme. La main du Seigneur rétablira l'équilibre entre le coupable et le juste. Et la race noire, si patiente, si bonne, si vertueuse, obtiendra la place qu'elle mérite !

— Comme vous avez raison de parler

ainsi, monsieur !... Ça fait du bien de vous entendre... Tenez, hier, chez des amis, quelqu'un disait que les nègres sont des animaux à figure humaine, et cela devant la servante qui était négresse... Les Américains acceptent des choses pareilles... Moi, je vous jure que, comme Française, j'en ai été hors de moi... Mais, qu'est-ce que vous avez?

Romulus, terrifié, venait d'apercevoir Béliard qui se dirigeait vers la pharmacie.

— M. Béliard... — murmura-t-il, les dents serrées.

Jacqueline, bien qu'ennuyée par le risque d'être découverte, prit une attitude ferme.

— Quel mal faisons-nous?

Béliard avait dépassé la boutique. Les deux jeunes gens éprouvèrent une détente et se sourirent, rapprochés par cette alerte partagée.

— Il faut que je vous revoie — fit Romulus d'un ton caressant. — Vous voulez bien?

Elle ne dit pas non. Il poursuivit :

— Mais ailleurs qu'ici... Tenez, je connais,

au bord du lac Ponchartrain, un endroit...

— Alors, monsieur, c'est un rendez-vous?

Il s'en défendit câlinement :

— Oh ! non... Je n'oserais pas... C'est une leçon de français que je vous demande ; la refuserez-vous ?

— Vous parlez très bien.

— Je sens qu'auprès de vous, je ferais tant de progrès !

Jacqueline se défendit. Il dut, pour la persuader, invoquer la coutume américaine qui donne aux jeunes filles la liberté de sortir sans inconvénient en compagnie d'un jeune homme. Il insista. L'endroit qu'il connaissait était tenu par un brave Haïtien de ses amis, qui préparait magistralement la soupe aux huîtres. Sa maison était à l'écart, peu fréquentée. Aucune indiscrétion ne s'y pouvait craindre.

— Vous viendrez?

— On verra.

— Oui, vous viendrez... Tenez, samedi prochain, à quatre heures du soir, j'y serai...

Je vous attendrai, à partir de trois heures, à la station du tram, au bord du lac, je vous attendrai aussi longtemps qu'il le faudra... Vous avez quatre jours pour vous décider...

— Non... Je vous assure...

Il conclut résolument :

— A samedi.

VI

Daisy Watson habitait, dans Magnolia-street, près d'Audubon Park, un cottage dont la façade fleurie de bougainvillées rutilait magnifiquement.

Cet après-midi-là, sur la terrasse protégée contre les maringouins par un fin treillage métallique, elle achevait de prendre le thé près de Jacqueline Béliard. Daisy s'était liée d'une amitié protectrice avec la jeune Française dès l'arrivée de celle-ci à la Nouvelle-Orléans. Elle l'avait présentée à quelques amis, lui avait enseigné les commodités de la vie locale, les adresses des fournisseurs, tout ce dont le défaut donne aux étrangers une si pénible impression de dépaysement.

C'était une petite bonne femme de dix-huit ans, ni jolie ni laide, vêtue en tenue de sport, alerte, bavarde, criarde, toujours de bonne humeur. Elle avait pour maxime usuelle que la vie est courte et qu'il faut en profiter. Aussi, courageuse, audacieuse, persévérante, n'économisant ni ses efforts ni son argent, elle se passionnait pour tout avec un enjouement presque enfantin, avec une recherche de sensations nouvelles due beaucoup moins au raffinement de sa nature qu'à son appétit puéril de vivre, avec une prédilection pour tout ce qui porte la marque de l'originalité ou de l'extravagance. Un orgueil naïf l'emplissait d'un indulgent mépris à l'égard de la vieille Europe, et la persuadait que les choses des États-Unis sont toujours les plus grandes, les plus belles, les plus extraordinaires du monde entier. Bref, c'était une Américaine.

Ce jour-là, sa vivacité contrastait avec la vague mélancolie qui paraissait sur le visage de Jacqueline.

— Deary, vous êtes positivement tour-

mentée de quelque chose... Qu'est-ce que c'est ?

Daisy avait pris dans ses mains maigres et sèches la main fondante de Jacqueline, et, de ses yeux gris dont le regard se fixait avec fermeté, elle interrogeait.

— Eh bien — répondit Jacqueline — j'ai... j'ai que... un jeune homme...

Daisy se mit à rire si fort que la gomme qu'elle mâchait faillit sortir.

— Bravo !... Un flirt !... Dites-moi vite, c'est affreusement intéressant !

— Cela me préoccupe beaucoup — continua Jacqueline. — Il m'a donné un rendez-vous...

— Darling, allez-y ! De quoi avez-vous peur ? De Jérôme ? Il sait bien que c'est correct, ici... De ce jeune homme ? Ne vous faites pas de trouble... Vous n'êtes pas en Europe... En Amérique, jamais une femme n'est exposée à rougir... Même les plus brutaux chasseurs du Far-West sont incapables d'une grossièreté... Cela les ferait descendre

épouvantablement à leurs propres yeux...

Jacqueline se souvenait de l'attitude que prennent tant d'Américains en public, la veste ôtée, les pieds posés sur une rampe de balcon ou sur une table. Quoi, ces hommes peuvent avoir un tel sentiment de la décence que jamais une jeune fille ne se repente de s'être confiée à l'un d'eux ? Étrange différence de mœurs !... Elle observa :

— Je sais que le flirt est très pratiqué, chez vous... Même, cela m'avait un peu scandalisée au début, je l'avoue...

— Darling, c'est complètement naturel, dans notre pays... Ne nous accusez pas, en croyant que nous sommes coquettes et sans cœur... Cela nous vient seulement d'être sûres de nous-mêmes et sûres des garçons qui nous accompagnent. Nos mamans nous ont habituées terriblement de bonne heure à nous gouverner toutes seules. Nous connaissons les hommes. Ils nous connaissent. Il n'y a jamais entre nous que de la camaraderie sans mauvaises surprises. D'ailleurs, toutes nos amies,

toutes, ont un petit ami pour se promener avec lui les jours de fête... C'est vous, jusqu'ici, qui êtes une exception...

Elle se tut un moment, mâchant sa gomme, et laissant paraître un sourire un peu railleur. Enfin :

— Il est joli ?

— Il est charmant.

— All right !

— Et quand, ce rendez-vous ?

— Samedi, à quatre heures.

— Eh bien, alors, Deary, si vous voulez, je téléphonerai à votre frère lui disant que je vous invite à prendre le thé ici, ce jour-là... Vous voulez ?... Oui ?... Bravo !... Voilà une jeune fille qui a sa volonté !... Venez, que je vous embrasse !

VII

Le restaurant tenu par M. Azor Bossuet fils, ancien ministre de l'Instruction publique, exilé de la république d'Haïti par suite de malentendus politiques, est situé sur le bord du lac Ponchartrain. C'est une bicoque de bois, montée sur pilotis, et dont les fenêtres et les portes sont obturées de treillage par précaution contre les moustiques. Tout autour, un sol spongieux, où des chemins sont formés par des planches posées sur des pierres ou clouées à des poteaux enfoncés dans la vase. Çà et là, des mares où frétillent des têtards. De beaux iris sauvages forment des touffes autours desquelles sont fixés des milliers de petits escargots pointus. Au loin s'élèvent, disséminées, d'autres baraques, ou des

arbres isolés d'où pendent les effilochures bizarres de la « barbe espagnole », semblable à de la toile à laver qui sèche. Puis, plus rien que le marécage, la plaine sous le ciel bleu, la terre triste, l'eau triste... Et là-bas, fermant l'horizon par une ligne roussâtre, le lac Pontchartrain.

M. Azor Bossuet fils, prévenu par Romulus, avait préparé un repas délicat. Maintenant, tout blanc dans sa tenue de cuisinier, sa tête d'ébène coiffée du bonnet professionnel, il attendait les hôtes.

Pour épargner à Jacqueline une hésitation sur la route à suivre, Romulus était allé la guetter à la descente du tram électrique. Un convoi parut, puis un autre. Personne !... Il commençait à désespérer, quand, au troisième, il vit descendre la jeune fille.

Une immense joie le bouleversa.

— Vous êtes venue !...

— Oui... Sauvons-nous vite, c'est plein de monde ici, je ne veux pas qu'on me reconnaisse.

Ils s'engagèrent ensemble sur les étroits sentiers de planches qui les obligeaient à marcher l'un derrière l'autre. Ils ne parlaient pas. On n'entendait, dans l'immense plaine humide, que le murmure coassant produit par toutes sortes d'amphibies minuscules et que ponctuait l'appel des grenouilles géantes, à la fois strident et grave comme une note de violoncelle. Des souffles de vent courbaient les touffes d'herbe et ridaient les petites mares. Parfois un pélican gris apparaissait, volant par lents battements d'ailes.

— C'est encore loin ? — fit-elle en s'arrêtant.

Romulus se rapprocha.

— Vous êtes fatiguée?

Il lui prit la main. Jacqueline le regardait, de ses grands yeux verts où paraissait une amicale douceur. Romulus s'enhardit et l'attira contre lui.

— Voulez-vous que je vous porte?

Dans ces bras fermes qui l'enserraient tendrement, la jeune fille eut la tentation de s'a-

bandonner, mais elle se ressaisit aussitôt.

— Non... En avant !...

Ils reprirent leur marche. Le soleil déclinant commençait à dorer le ciel. Un heureux apaisement baignait toutes choses.

— C'est là...

Au seuil, l'ancien ministre ouvrait des bras accueillants. C'était un homme ventru, courtaud, qui portait, sur un nez largement épaté, des lunettes bleues. Dès qu'il vit les jeunes gens, il quitta son bonnet; des cheveux blancs et floconneux parurent, qui couronnaient son crâne comme d'une couche d'ouate hydrophile. Il mena ses hôtes dans une petite salle d'où l'on voyait, à travers les treillis métalliques, l'étendue des marais vers laquelle le soleil descendait lentement.

Sur la nappe, Jacqueline avait posé sa main. Romulus la prit entre les siennes; il ne disait rien; il considérait avec ferveur cette jeune fille qui avait eu confiance en lui et qui avait accepté ce tête-à-tête dans la solitude. Une adoration montait du fond de son être. Il

n'osait la formuler. Toute son éloquence était dans ses yeux.

Jacqueline, très émue aussi par le sentiment de sa témérité et par la signification qui pouvait y être donnée, demeurait silencieuse. Elle regardait Romulus. Elle sentait en lui le désir de se rapprocher d'elle, de l'embrasser, et se demandait si elle aurait la raison ou la force de répondre non. Que ses traits étaient harmonieux, et quel air de vénération il y avait sur son visage ! Non ! elle ne s'abandonnait pas là à quelque aventure frivole et coupable. Ce garçon l'aimait ; sa retenue formait le plus émouvant des aveux.

— Soupe aux huîtres, oui ! — annonça le patron. — Madame, goûtez ça... C'est le meilleur plat qu'il existe !

Il s'attarda dans la pièce, lissant la nappe de sa main noire, comme s'il eût été flatté de toucher à du linge luisant.

— C'est un vrai ministre ? — demanda Jacqueline, lorsqu'il se fut éloigné.

Romulus lui donna quelques éclaircisse-

ments sur les coutumes d'Haïti. Certes, c'était un vrai ministre ! En Haïti comme en France, l'Enseignement est dirigé souvent par des illettrés, et les Finances par des danseurs. En Haïti comme en France, les ministres se succèdent à brefs intervalles. Ils sont choisis moins en raison de leur compétence que pour des motifs politiques assez embrouillés. Cela ne les empêche pas de s'efforcer contre la routine des bureaux. Pendant trois ans, celui-là avait réorganisé excellemment tout le système scolaire de la république, sous le président Durand. Mais le président Durand avait été contraint à s'embarquer et à gagner la Jamaïque, pour cause de révolution ; et un nouveau ministre était venu réorganiser le système scolaire, selon des données tout à fait contraires. Depuis ce temps, M. Azor Bossuet fils, las des grandeurs, avait ouvert un restaurant. L'ancien chef de cabinet de ce nouveau Cincinnatus, qui l'avait accompagné en exil, était préposé au lavage de la vaisselle. Et tous deux savouraient, après les angoisses

du pouvoir, les sérénités de la déchéance.

M. Azor Bossuet fils reparut, portant un plat de riz au safran et un beau poisson doré, baigné d'une sauce aromatique. Lorsqu'il eut posé les plats sur la table, il fit fonctionner des ventilateurs, un pour chaque assiette et un grand pour les plats.

— C'est contre les mouches — expliqua-t-il à la jeune Française.

— Vous en avez beaucoup, ici ?

— Ah ! mademoiselle, des milliers de myriades !

Avec une emphase naïve, il ajouta :

— Mais il faut prendre son mal en patience, n'est-ce pas ? Comme dit Alfred de Musset, « un homme sans patience, c'est une lampe sans huile ».

— Et des moustiques ?

— Ah ! s'il y en a !

Romulus demanda :

— Racontez donc, cher ami, cette si belle histoire créole des moustiques dans la plantation.

L'autre ne se fit pas prier :

— Voici, mademoiselle : Dans la plantation où travaillait mon grand-père, il y en avait beaucoup des moustiques. Alors mon grand-père il s'est réfugié sous un grand chaudron en bronze qui servait pour cuire le jus des cannes à sucre. Alors, les moustiques ils ont essayé de le piquer en traversant le chaudron avec leur dard, parce qu'ils sont forts, les moustiques, dans mon pays ! Seulement, mon grand-père, il n'était pas de ceux qu'on leur met le nez entre les jambes et qui restent. Il avait pensé à apporter un marteau sous son chaudron. Alors, à coups de marteau, il a rabattu tous les dards des moustiques, tout pareils comme des clous. Ça fait qu'il a pu dormir tranquille. Et le matin, quand il est sorti, il a vu tous les moustiques qui étaient morts, parce qu'ils n'avaient pas pu s'en aller, oui...

Là-dessus, le bonhomme éclata d'un énorme rire qui secouait son ventre et qui faisait paraître toutes ses dents.

— N'est-ce pas, que c'est drôle? — dit Romulus, réjoui par cette histoire dont on avait charmé son enfance.

— Il est tordant, ce bonhomme — répondit Jacqueline.

Romulus comprit qu'elle s'était divertie à la fois de l'anecdote et du comique involontaire que dégageait M. Azor Bossuet fils. « C'est peut-être parce que c'est un nègre », pensa-t-il. Cette idée l'intimida ; il n'osa plus rien dire.

— Vous avez l'air triste, tout à coup. A quoi pensez-vous donc? — demanda Jacqueline. Elle vint s'asseoir près de lui. — Voyez pourtant comme il fait beau et comme on est bien ici, tous les deux!...

Un poudroiement de pourpre emplissait l'horizon du côté du couchant. Le vent qui avait passé sur des fleurs apportait des vagues de parfums; la douceur sensuelle du printemps louisianiais parvenait jusqu'en cette salle d'auberge.

— Oui, on est bien — dit-il. — Je voudrais

passer ma vie comme cela, près de vous. Je me sens si fort, si heureux, quand vous êtes là ! Et quand nous sommes séparés, si vous saviez comme vous restez présente en mon cœur !

Ils se regardaient, pris d'attendrissement. Un même élan très doux les inclina l'un vers l'autre. Tandis que Jacqueline s'abandonnait sur l'épaule de Romulus, celui-ci sentit monter en lui-même un orgueil qui lui faisait bondir le cœur. Comme il serait courageux, comme il lutterait pour mériter cette grande joie, pour la rendre durable, éternelle !

Et Jacqueline, contre lui, retrouvait délicieusement une sensation de France... Douceur, tendresse, amour... Qu'elle était heureuse d'avoir rencontré cela dans ce pays rude et pratique, parmi ces êtres dont elle se sentait si différente !... Elle se remémorait la sévérité de son frère, ses intransigeances brutales, et le sans-gêne de tous ces gaillards qu'elle croisait chaque jour, odieux par leurs façons d'hommes d'affaires et de conquérants affichées avec une insolence naïve. Qu'elle

était bien, près de ce garçon, qui la chérissait d'une passion si dévote, si sentimentale et si câline...

Dehors, le bruit d'un chant s'éleva. Le patron avait terminé son service. Maintenant, il jouait du banjo, assis au seuil de sa demeure, et chantait en patois créole.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? — demanda Jacqueline.

Romulus répondit :

— C'est une vieille, très, très vieille romance, qui a bien cent ans. Elle était célèbre autrefois dans les plantations.

Il cita les premiers vers :

Quand reverrai-je le Congo
Flotter encor loin sur la mer ?
Quand reverrai-je ma patrie,
La terre rouge d'Afrique ?

Mais il se tut, confus d'avoir évoqué à son tour, sur un ton de nostalgie, le pays de ses ancêtres barbares.

VIII

Dimanche. Repos. M. Coucou et ces dames sont partis pour le service religieux. Romulus est resté au logis, en compagnie de la grand'mère, trop vieille pour se déplacer, et qui feuillette consciencieusement un carnet de blanchissage où rien n'est tracé.

« Si j'écrivais à Jacqueline ? » pense-t-il.

Cette entreprise le flatte et l'intimide à la fois. Il parle couramment le français, mais une page blanche lui donne comme un vertige. Il voudrait l'ennoblir de paroles propres à persuader Jacqueline qu'il est un amoureux très épris d'elle, et aussi un penseur.

Comment faire ? il va chercher un buvard où se trouvent les feuilles de papier luxueux réservé pour les grandes occasions, et s'in-

stalle dans la boutique. A peine vient-il d'y redescendre que la grand'mère marmonne :

— Vous n'avez pas entendu le sifflet, mes enfants ?... Coupez... coupez... Les cannes sont mûres... Que tout le monde s'y mette...

Romulus esquisse un sourire condescendant. La vieille a coutume ainsi de parler seule et de se remémorer le temps où elle a été esclave.

Alors, d'une écriture appliquée, il commence :

Ma chère amie...

Puis il s'arrête, se grattant l'oreille avec son porte-plume. Que c'est difficile, d'écrire à la femme qu'on aime !

Débuter par une citation, peut-être ?

« ... *L'amour fait taire toutes les autres passions, c'est le dictateur devant qui tous les autres pouvoirs s'évanouissent* », *a dit Plutarque...*

Il ajoute, satisfait :

... *Et Voltaire a écrit :* « *L'amour est de toutes les passions la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois la tête, le cœur et le corps.* »

Encouragé, il poursuivit en improvisant :

... *Quant à moi, je suis surtout un mélancolique, mais faut-il m'en plaindre ? Admirable complication qu'a notée le savant, les appétits du mélancolique prennent plutôt le caractère de la passion que celui du besoin. J'ai vu un boa mourir de faim enroulé autour d'une cloche de verre qui abritait un agneau. Moi aussi, j'ai enroulé ma vie autour d'un rêve intangible. Ce rêve, ô mon amie, c'est vous. Ailleurs se seraient offertes sans doute de ces satisfactions superficielles dont on a coutume de se contenter. Mais j'ai placé plus haut mon idéal. Quoi qu'il arrive, quoi qu'il vous plaise de décider, je demeurerai fidèlement attaché, comme la mousse à l'arbre, au souvenir de votre beauté et à l'image de votre âme.*

Le style auquel il avait atteint lui paraissait si digne d'admiration qu'il se permit quelques paroles modestes :

... *Je voudrais savoir écrire le français aussi parfaitement que vous, sans doute, puisque toutes les perfections sont de votre côté, pour vous*

exprimer combien mon cœur reste toute la journée entre vos mains. Mais je ne peux que vous dire, respectueusement à vos pieds, que ma vie est à vous et que mon rêve suprême serait de bâtir avec du bleu et du rose le nid de perles où vous pourriez être si heureuse, si je ne vous en semble pas indigne.

Veuillez me considérer,

chère amie,

comme votre à jamais

affectueux et dévoué

Romulus.

Un soupir de soulagement le dilate. Il prend son œuvre pour la relire, comme il aurait tenu un miroir réflétant son visage couronné de laurier et d'or. D'une voix haute, il scande complaisamment les périodes.

Au dernier mot, la grand'mère, qui avait écouté sans rien dire, conclut dévotement :

— Amen.

Puis elle marmotte, poursuivant son mystérieux soliloque :

— Alors le plus petit des couteaux servira pour Méagène, qui ne peut pas couper les grosses tiges... Oui, n'est-ce pas ?... Oui, n'est-ce pas ?...

Au moment de fermer l'enveloppe, Romulus constate une difficulté qu'il n'avait pas prévue. Cette lettre, comment la faire parvenir ?

— Surtout, attention, attention de ne pas te couper les doigts ! — continue la grand'mère.

Une idée ! Consulter tante Cléopâtre. Elle est experte en ce genre de choses.

Quand celle-ci revint de la promenade, Romulus la prit à part, très mystérieusement et lui confessa toute cette intrigue, quels étaient ses espoirs, et ce qu'il voulait présentement obtenir.

Cléopâtre l'écouta en fermant par moments ses paupières frangées de cils serrés, pour montrer qu'elle comprenait. Quand il eut fini, elle l'attira sur son sein flétri et l'y tint embrassé. De sa jeunesse tourmentée par l'orage des passions, elle avait conservé une aptitude à l'attendrissement pour tout ce qui concerne

l'amour. Être confidente l'exaltait. Puis Romulus n'était pas seulement le fils d'Alcénaïde. Il était un peu le sien ; il avait eu pour père l'officier de marine dont elle-même était, à cette époque, la bonne amie. Son âme indulgente avait accepté la trahison. D'ailleurs, la grossesse issue des œuvres d'un blanc est toujours un honneur, dans une famille noire.

— N'aie pas de souci, mon agneau... Je connais Bahia, la servante des Béliard. Elle ne me refusera pas de nous aider... Tu l'auras, ta jolie rousse...

Elle demanda, curieuse :

— Qu'est-ce que tu lui écris ?

— Tiens, lis...

En ânonnant, elle déchiffra cette lettre qui lui parut le suprême du savoir et de l'éloquence Quand elle la rendit à Romulus, elle avait des larmes aux yeux.

— Ah ! elle a de la chance !

— Et douze cannes par gerbe, douze cannes, pas plus ! — conclut la grand'mère.

IX

La cour de la vieille demeure française aux murs de briques rouges qu'habitait Jérôme Béliard, rue Dryades, était pavée de céramiques jaunâtres et garnie de bananiers dont les larges feuilles déchiquetées, d'un vert dur, entouraient un bassin. Le bleu du ciel se mirait dans l'eau. On se sentait au frais dans ce décor qui contrastait avec la boutique voisine, donnant sur la rue et toute pleine de phonographes aux cornets bariolés et de bicyclettes en nickel :

— Tic-tac-a-tac-ca-tic-ca-tac...

A l'ombre d'un *tendido* de cotonnade jaune, Jacqueline, attablée devant une machine à écrire, imprimait les lettres que Jérôme Bé-

liard dictait, en marchant à grands pas sur le dallage.

— En main votre honorée du 16 courant...

Soudain il s'interrompit pour appeler :

— Bahia !

Jacqueline objecta doucement :

— Tu sais bien qu'elle n'est pas là.

Alors la colère de Jérôme fit explosion. Ce grand garçon d'esprit précis et de caractère obstiné n'admettait pas qu'on lui résistât. Il avait adopté, dès son arrivée aux États-Unis, les méthodes américaines ; il s'était constitué une « affaire » satisfaisante, à force de persévérance et de sévérité pour lui-même. Les manquements à sa volonté l'irritaient comme des offenses.

— C'est intolérable ! — cria-t-il. — Filer comme cela vingt-quatre heures, sans rien dire, sans...

A ce moment, la servante parut.

Elle avait un air de soumission, une expression contrite et puérilement suppliante.

— Ah ! vous voilà ? D'où sortez-vous ?

— Excusez, maître — fit-elle. — J'avais trouvé... une occasion...

Jacqueline dut réprimer un sourire. Jérôme, furibond, frappa le sol avec tant de violence que Bahia s'éclipsa.

Quelques minutes après, la négresse revint, toute la tête enveloppée d'un immense foulard blanc. C'était sa coutume lorsqu'elle redoutait un blâme. Elle espérait atténuer, par l'annonce d'une soudaine rage de dents, la réprimande imminente.

— Brute damnée! — grommela Béliard en haussant les épaules.

Mais cette scène avait troublé ses idées. Renonçant à la dictée, il s'en fut au magasin.

— Maîtresse... — appela Bahia, l'air mystérieux.

Jacqueline suivait son frère. Elle s'arrêta.

— Tiens, maîtresse... voilà quelque chose... Prends garde au maître! Qu'il ne nous voie pas... Dans ta main, vite...

C'était la lettre de Romulus.

Jacqueline se mit à lire. Ces phrases pompeuses la surprenaient un peu. Elle se dit : « Comme il est savant ! » Petite ouvrière parisienne, ignorante et disposée aux aspirations vagues, elle était flattée de ce que ces grands mots eussent été réunis en son honneur. Une bonne volonté touchante se révélait aussi par le ton des dernières phrases. Elle pensa : « Comme il m'aime !... Je n'aurais qu'à demander quelque chose, n'importe quoi, pour l'obtenir... » La certitude de sa puissance l'animait d'un tendre orgueil. Elle revoyait aussi ces beaux yeux, ce visage charmant, ce corps élégant et souple, et se répétait : « C'est à moi, si je veux... Il m'aime... Je suis aimée... »

Un cri lui échappa. Romulus venait d'apparaître.

— Chut ! — murmura-t-il, un doigt sur la bouche. — La servante m'a dit que vous étiez ici, seule, alors...

— Vous êtes fou, voyons, fou !... Pourvu,

mon Dieu, que Jérôme n'entende rien ! Vous êtes fou...

Irritée par tant d'imprudence, elle parlait sévèrement. Romulus s'en émut. Il se crut repoussé. Des larmes parurent dans ses beaux yeux. Jacqueline, à son tour, sentit l'émoi la gagner.

— Vous ne m'en voulez pas? — interrogea-t-il anxieusement. — C'est sûr?

— Non... Mais ne restez pas ici, je vous en supplie...

Alors, dans la surexcitation où les événements la portaient, elle improvisa une ruse :

— Soyez, demain soir, à dix heures, au vieux marché français... J'essaierai d'y venir...

— Comment saurai-je?

— A trois heures, je téléphonerai une commande à la pharmacie... Si c'est une bouteille de sirop d'érable, ça voudra dire oui...

— Je vous aime...

— Mais sauvez-vous, mon Dieu, sauvez-vous ! .

X

Les deux amoureux prirent l'habitude de se retrouver ainsi le soir.

Comme Romulus avait soin d'enduire ses cheveux de pommade pour en étirer le frisottement, et de garder le plus souvent possible son chapeau, il trompait la vigilance des contrôleurs, des garçons de café et des conducteurs de tram, et pouvait n'être pas séparé de Jacqueline.

Un jour, ils projetèrent de passer la soirée sur le *Sydney*.

C'est une vieille carcasse de bateau, d'un modèle suranné, dont l'arrière est pourvu de roues à palettes. Le *Sydney* est le dernier vestige de l'ancienne flotte du Mississipi, le

dernier survivant de ces paquebots qui amenaient, de Saint-Louis et des plantations de l'Arkansas, les acheteurs et les vendeurs d'esclaves. On s'y amusait violemment. On y faisait des repas magnifiques. On y jouait. Cependant, les noirs, entassés dans la cale, entendaient au-dessus de leur tête le bruit des éclats de rire. Maintenant, le *Sydney* a été aménagé en salle de bal. Chaque soir, cet aïeul de la navigation fluviale promène sur le Mississipi des couples de valseurs. Les jeunes filles y retrouvent leurs petits amis. Chacun dit à sa famille : « Je vais faire une promenade de nuit sur le fleuve. » Ce qui suffit pour que les apparences soient satisfaites.

Aussitôt à bord, Romulus conduisit Jacqueline, curieuse, dans les diverses parties du navire.

Aux parois de la grande salle parquetée qui forme l'entrepont, des inscriptions étaient pendues :

Unnecessary shaking of arms and body positively prohibited.

Ou bien encore :

Crossed arms and entwined not permitted.

Jacqueline demanda ce que cela signifiait. Romulus traduisit :

« Les trémoussements superflus des bras et du corps sont formellement interdits. » « Les enlacements de bras et les positions corps à corps ne sont pas permis. »

A l'entrée de la salle, un boutiquier vendait des rubans de chapeaux sur lesquels des devises étaient inscrites :

Oh ! You kid ! — Oh ! My great big blue eyes baby ! — Meet me to night on Sydney *!* — *Let Georges do it* !

Quand le bateau se fut mis en marche, ils s'amusèrent à considérer les exemples de chorégraphie américaine qu'offraient les couples, au rythme d'un orchestre criard.

Tous ces jeunes gens mâchaient de la gomme. Les hommes avaient l'air de la ruminer entre leurs fortes mâchoires. Les demoiselles se récuraient les dents avec la langue, et parfois avalaient leur salive avec un petit

sifflement. Il y en avait une qui, mâchant de la gomme, s'appuyait si fortement contre l'épaule de son danseur qu'elle en avait la joue remontée au point que l'œil ne paraissait presque plus. Il y en avait une autre qui, mâchant de la gomme, offrait, avec ses cheveux blonds bouclés, ses traits séraphiques, son teint printanier, le visage d'un ange, mais d'un ange à larges besicles d'or. Il y en avait une qui, mâchant de la gomme, travaillait consciencieusement, vigoureusement, comme s'il se fût agi d'un sport. Il y en avait une petite qui, mâchant déjà de la gomme, avançait par saccades inexpérimentées. Il y en avait une qui se pâmait sur son danseur comme s'il venait de la ravir pour l'emporter dans les bois, et mâchait à peine de la gomme, tant la volupté était en elle.

Romulus et Jacqueline, souriants, se les désignaient. Ils ne se sentaient rien de commun avec cette foule qu'ils observaient en étrangers narquois.

Puis, ils visitèrent le bateau.

Ils franchirent d'abord la passerelle qui traverse le réduit des machines. Ce lieu empesté par l'huile cuite et par la fumée est le seul où les nègres soient admis, entre un bar miteux et le dépôt de charbon.

Ils montèrent ensuite sur le pont, pour voir défiler les quais du Mississipi : longues rangées de docks et d'usines entre lesquelles le fleuve roule une eau jaunâtre, plissée de petites vagues, et où passent quelquefois d'énormes troncs d'arbres emportés par le courant.

En un coin assez désert, près de la cheminée, ils découvrirent une vieille personne, séchée comme les femmes qui furent décharnées par les passions, et qui, ne se croyant pas observée, esquissait toute seule des tours de valse, au rythme de la musique dont les bouffées parvenaient jusque-là. Sans doute évoquait-elle des souvenirs, sur ce bateau où, depuis tant d'années, se nouent des intrigues amoureuses.

— Pauvre vieille! — murmura Jacqueline.

Romulus observa :

Quelle tristesse il y a dans ces existences manquées... Durant les premières années, on est jeune, on croit qu'on va conquérir le monde... Et puis...

Assis sur un banc, ils s'offrirent à la brise tiède qui caressait leur visage.

— Que pensez-vous faire plus tard ? — demanda Jacqueline.

Il conta ses projets. La vie qu'il menait actuellement n'était qu'une préparation. Il avait bien assez d'aptitudes pour créer une maison de commerce ou participer à une grande affaire, où s'utiliseraient à la fois ses qualités de chimiste et d'organisateur. L'avenir ne lui faisait pas peur. Qu'en peut-on redouter quand on est jeune et plein d'énergie ?

Ils parlèrent de choses diverses, des mœurs louisianaises, plus souples et plus accommodantes que celles des États du nord, mais empreintes tout de même du rigorisme américain. Ils en revinrent à la condition faite

aux nègres dans les États du sud (1). Jacqueline avait lu *La Case de l'Oncle Tom* avec des ardeurs de midinette prompte aux enthousiasmes. Elle se réjouissait de ce qu'on eût affranchi les esclaves, mais s'étonnait de la dureté avec laquelle les nègres sont encore traités en Amérique.

— Pourtant — dit Romulus — si vous saviez comme ils sont doux et braves gens, faciles à contenter, joyeux pour peu de chose ! Si vous saviez aussi comme ils sont capables d'accomplir de grandes œuvres, dès qu'on les y aide un peu ! Ainsi, tenez... Booker Washington...

Et il raconta l'histoire du grand mulâtre américain qui débuta en qualité de maître dans une école si misérable que, lorsqu'il faisait la classe, un écolier devait tenir au-dessus de sa tête un parapluie ouvert, les jours d'averse. Néanmoins, Booker Washington parvint à créer un Institut magnifiquement

(1) Voir *Blancs et Noirs* (Flammarion, éditeur).

organisé ; il forma des milliers d'élèves ; il connut la considération la plus flatteuse et fut même reçu à la table du Président Roosevelt.

Romulus ajouta quelques chiffres, récemment lus, au sujet du développement intellectuel des gens de couleur aux États-Unis. En 1860, il était interdit, sous peine de fouet, d'enseigner les nègres, de leur apprendre à lire, à écrire, à compter. A présent, la seule ville de Philadelphie comprend plus de cent médecins et dentistes, trente avocats, onze notaires, au moins trois cents comptables sténographes, qui tous travaillent comme les blancs. Dans cette même ville, une banque nègre fait pour plus de cinq millions d'affaires par année. Les nègres de Philadelphie possèdent deux hôpitaux, quatorze édifices publics et pour plus de dix millions de dollars de propriétés foncières. Il existe actuellement trente-huit Universités nègres aux États-Unis.

L'éloquence du panégyrique improvisé par

Romulus en faveur de la race noire fut telle que Jacqueline dit :

— Ah ! Comme vous parlez bien de ces pauvres gens ! J'aurais voulu connaître Booker Washington, j'aurais voulu l'aider ! Dieu ! Que j'aurais aimé un homme comme celui-là !

— Il était charmant — assura Romulus. — Un teint clair, des yeux presque bleus... pourtant, vous ne l'auriez pas aimé, puisqu'il avait un peu de sang nègre.

Il guetta la réponse de la jeune fille.

Oh ! — fit celle-ci — je comprends qu'on éprouve... enfin... du malaise... en présence d'un nègre véritable. Pour nous autres Européennes, c'est si différent... cela nous fait un peu peur !... Mais quelqu'un qui aurait du sang nègre sans signes trop visibles, pourquoi ne l'aimerait-on pas ?

Romulus demanda, avec l'émotion d'un joueur qui va risquer sa fortune sur une carte :

— Alors, si moi j'avais un peu de sang

nègre, cela ne vous empêcherait pas d'avoir de l'affection pour moi ?

Elle se mit à rire :

— Vous, du sang nègre?

Mais Romulus, sérieusement :

— Vous ne croyez pas que j'en puisse avoir ?

— Quelle idée !

Romulus comprit que le moment était venu de dissiper toute équivoque et qu'il avait une chance de faire accepter l'aveu.

— Eh bien ! Écoutez une grande confidence... Moi, j'ai un peu de sang noir... Je suis fils de blanc, mais ma mère est mulâtresse... et toute ma famille est de couleur.

Elle le regardait, stupéfaite. Rien, d'après le visage de Romulus, ne confirmait cette révélation ; mais il avait une expression si tendue, si douloureuse, qu'elle sentit combien il craignait de provoquer une désaffection soudaine par cet acte de loyauté. Elle l'estima d'avoir été franc ; cela méritait une récompense.

— Mon ami — lui dit-elle, en attirant sa main — vous êtes ce que vous êtes, et je vous aime tel que vous êtes...

L'aveu lui avait échappé, tant était grand son désir de rassurer Romulus, dont l'angoisse était troublante.

— Vous m'aimez malgré cela? — dit-il, les yeux pleins de larmes.

Elle sentit s'épandre en elle un flot de tendresse. Il lui sembla que, pour elle-même, une mission se formait : Encourager ce garçon, être à son côté pour l'aider à combattre l'injustice des hommes ; vaincre par l'union de leur courage et de leur énergie tous les monstrueux préjugés.

Une exaltation les possédait. L'avenir apparaissait à Romulus comme une perspective de joie et de réussites. Jacqueline se sentait grandie par tout ce que son amour comporterait de sacrifice.

Le vieux bateau dont les flancs vibraient de valses et de fox-trott, les emportait sous les étoiles, parmi l'ombre tiède rayée de mouches

lumineuses. D'autres couples, montés comme eux pour chercher l'ombre, demeuraient sur les bancs, rêveurs. Quelques-uns étaient rapprochés par un baiser. Romulus et Jacqueline les imitèrent. Leurs bouches se joignirent sans qu'ils eussent à se le demander, par une inclination que glissait en eux la Nature, et ce baiser s'anima d'un échange voluptueux.

Quand ils se furent détachés l'un de l'autre, bienheureux et la tête un peu alourdie, Jacqueline murmura :

— Je ne peux pas croire ce que vous m'avez dit tout à l'heure... Comment sont donc vos parents?

— Vous voulez les connaître ?

— Certainement.

Elle était partagée entre le désir d'en savoir davantage et la crainte de faire une découverte un peu décevante. Mais la curiosité l'emporta. Et comme Romulus, enhardi, lui demandait si elle consentirait à faire leur connaissance en venant un jour dîner avec eux. Elle consentit.

XI

Après l'acceptation de Jacqueline, Romulus rentra chez lui soulevé par la joie.

— Papa! — déclara-t-il — j'ai fait la connaissance de la jeune Française. Tu sais, celle que j'avais vue au théâtre? Elle va devenir ma fiancée. Ne pourrais-je pas l'inviter à souper ici dimanche prochain?

Cette annonce provoqua des réactions diverses.

La tante Cléopâtre joignit les mains, extasiée déjà par l'idée qu'elle allait contempler les promis. Son esprit romanesque et sentimental la rendait d'avance l'alliée des amoureux.

— Te marier! — soupira Mme Coucou. — Ah! mon petit Romulus... Déjà!..

Elle ne put retenir des larmes qui firent briller ses gros yeux saillants et descendirent par saccades sur les pentes brunes de ses joues. Mais l'idée de contrarier Romulus ne lui venait pas. Elle avait tant d'admiration pour lui ! Ce qu'il décidait devait être juste. Puis, avoir une blanche pour bru lui semblait flatteur.

— A souper dimanche, ici? — demanda M. Coucou, avançant ses lèvres violacées comme de la peau de figue. Il se gratta la nuque, silencieux.

— Eh bien? — questionna Romulus — pourquoi pas?

— Cela me fait un drôle d'effet... Cette Française chez nous... Il me semble...

— Quoi?

— Il me semble que... ça nous porterait malheur... C'est comme une idée qui me vient... On dirait que c'est le Seigneur qui m'avertit...

Romulus haussa les épaules.

— Tu es fou!

Les petites se mêlèrent au débat. Quoi! Romulus allait se marier avec une blanche, qui viendrait à la maison, qui les traiterait sûrement avec mépris, qui voudrait tout gouverner, qui s'enorgueillirait d'être de cette race...

— Taisez-vous donc, tas de mauvaises langues! — fit Romulus, furieux.

— Elles n'ont pas tort! — insista M. Coucou.

Romulus se fâcha. Il traita son père d'égoïste. Celui-ci riposta en l'accusant d'ingratitude. Leur désaccord devint querelle. Enfin le fils saisit une terrine et menaça de la lancer à la tête du chef de famille. Les femmes s'interposèrent, en jetant des cris qui firent paraître aux fenêtres les voisins, et maîtrisèrent les deux hommes, contraints à s'injurier face à face et les bras retenus. On parvint enfin à les apaiser.

Peu après, Mabel et Flora firent dans la blanchisserie une entrée burlesque. Elles s'étaient drapées dans des lambeaux de moustiquaires, barbouillé le visage d'amidon, et marchaient avec une élégance affectée.

— Voulez-vous finir! Qu'est-ce que ça signifie? — gronda Mme Coucou.

— C'est la Française! — expliquèrent les petites.

La mère, la tante, le père, Romulus lui-même, éclatèrent de rire, oubliant tout dans un accès de joie enfantine qui faisait paraître les blanches dents, parmi les visages renversés.

Grâce à cette diversion, le malentendu cessa.

Oui, on accueillerait Mlle Béliard. Romulus était assez grand garçon, assez raisonnable pour savoir se conduire. Puisqu'il voulait se marier, tant mieux! Il y aurait une noce! Et, pour commencer, on ferait à la blanche une réception si belle qu'elle verrait de quoi est capable l'hospitalité des gens de couleur!

Aussitôt, le menu fut décidé : Soupe aux gombos, huîtres farcies, poulet au piment et à l'oignon, gâteau recouvert de sucre rose figurant les initiales des deux fiancés! On emprunterait les couverts d'un riche voisin,

grâce à la complicité de son domestique, qui était de couleur. Car les Coucou ne possédaient que quatre fourchettes : une appartenant à Cléopâtre; une à Mme Coucou; une à son mari, (qu'il reconnaissait à l'inscription : *Bar automatique*, gravée sur le manche) ; et une à Romulus. Les petites avaient coutume de manger avec leurs doigts, et la grand'mère n'avait jamais voulu s'accoutumer à cet instrument, dont elle avait peur.

Dans la fièvre des préparatifs, chacun s'ingéniait. Les uns renouvelaient les chromolithographies collées dans la boutique, les autres paraient de nœuds coquets la grande hélice du chasse-mouches et disposaient des flots de rubans dans le courant d'air du ventilateur. M. Coucou s'était attribué le ravitaillement en whisky; la tante Cléopâtre ornait de dentelles son corsage bleu d'azur. Tous ne songeaient plus qu'à la bombance prochaine. Ils en rêvaient la nuit.

Le jour dit, quand Jacqueline vit la blan-

chisserie qui portait l'adresse indiquée par Romulus, elle hésita.

L'enseigne spécifiait : Blanchisserie de première classe. Sur la façade étaient peints, à droite un monsieur souriant, les bras chargés d'un paquet de linge, et à gauche une dame recevant avec béatitude une pile de chemises empesées. Des plantes, empotées dans des boîtes à conserve, montaient le long du mur. Un rosier grimpant arrondissait au-dessus de la porte des gerbes de fleurs rouges où butinaient des abeilles.

Etait-ce là? Cette apparence humble et puérile l'inquiétait un peu. Que seraient ces gens? Une telle maison deviendrait-elle la sienne? Allait-elle y trouver de vrais nègres?

Enfin, elle franchit le seuil.

La table, dressée dans la blanchisserie, était couverte de gâteaux, de sucreries et de fleurs. Auprès s'alignait la famille, en tenue de gala. La première impression de Jacqueline fut : « Mon Dieu, qu'ils sont noirs! »

Ils le paraissaient davantage, en effet, parmi les linges blancs empilés tout autour de la boutique.

Mais l'aspect de Romulus la rassura. Elle le retrouva tel qu'elle l'avait vu et remarqué. Quoi ! il était de la même race que ces gens? Elle avait peine à y croire.

Très cérémonieux, il fit les présentations.

La famille Coucou, intimidée, ne parlait guère et souriait uniformément. D'abord, une gêne pesa. Puis on traita, non sans efforts, quelques sujets faciles tels que la température et la durée du trajet entre la Nouvelle-Orléans et diverses villes des environs. Ingénus, confiants comme des enfants, vite familiarisés, les Coucou animèrent la conversation, et bientôt en arrivèrent à parler tous à la fois. Mais Jacqueline, elle, conservait une impression de malaise. Maintenant, elle ne regardait plus rien que les cheveux de Romulus, ces cheveux crépus par lesquels il s'apparentait à cette famille de singes... Elle cherchait en lui d'au-

tres signes de race, avec l'appréhension d'en découvrir.

Une fois à table, pourtant, elle fut gagnée par la bonhomie de ces êtres naïfs, qui lui faisaient gentiment accueil et qui avaient préparé en son honneur un tel festin... Une gaîté si franche riait dans les yeux bridés de tante Cléopâtre, dans les yeux saillants de Mme Coucou, dans les petits yeux d'éléphant malicieux que M. Coucou tournait souvent vers elle en découvrant, par un sourire continuel, ses quatre belles dents d'or ! Elle les sentait dévoués et affectueux. Et quel respect ils semblaient avoir pour tout ce que disait Romulus !

Romulus... Jacqueline l'examinait avec anxiété. Elle ne pouvait se persuader qu'il était fils de cette grosse matrone brune, frère de ces deux négrillonnes. Par comparaison, elle lui trouvait les yeux plus expressifs, le nez plus fin, le teint plus délicatement ambré que de coutume. Qu'importait, après tout, qu'il fût apparenté à ces gens-là? C'était lui, lui seul, qui comptait pour elle...

Après le repas, les Coucou, très égayés, offrirent à Jacqueline l'agrément d'un concert.

M. Coucou décrocha son banjo. Il se mit à chanter. Toute la famille l'accompagna en sourdine. La romance qu'il fredonna était une très vieille composition datant sans doute de l'occupation française. Elle avait à la fois les grâces du XVIIIe siècle et la naïveté des chansons nègres. Jacqueline savoura un plaisir presque ému, tandis que les vieilles paroles s'exhalaient :

Zélie a quitté la plaine !
Moé perdu bonheur à moé.
Yeux à moé semblé fontaines
Depuis moé plus miré toué !

Moé attendais tes nouvelles,
Pensais voi toué reveni !
Ah ! reviens, toujou fidèle,
Espéré vaut pas senti.

Le jou, quand moé coupé cannes,
Moé songé zamour à moé :
La nuit, quand moé dans cabane,
En dormant moé revois toué.

Faut pas tarder davantage,
Toué fais moué assez chagrin!
Moé suis comm' zozo en cage
Qaand li va mouri de faim!

Une sorte de mélopée prolongea cette impression de mélancolie ingénue. M. Coucou improvisait. Avec ce génie musical propre à tous les gens de couleur, les femmes et les deux petites accompagnèrent de notes langoureuses, délicatement modulées, ce chant où s'évoquait la nostalgie de la savane.

Mais un besoin de détente se fit sentir. La tante Cléopâtre monta dans la chambre de Romulus où dormait un vieux piano tropical à coffre métallique et en tira, sur le rythme d'un cake-walk, les sons clapotants, martelés et retentissants qu'on peut attendre d'une voiturée de boîtes à lait secouées sur un mauvais pavage. Aussitôt la fièvre de la danse s'empara de toute la famille. Le père Coucou esquissa un pas, sa femme lui fit vis-à vis, les deux petites, endiablées, se trémoussèrent en cadence, avec des éclats de rire et des cris.

— Vous dansez? — demanda Romulus, prêt à tourner et à bondir, lui aussi.

— Merci — fit Jacqueline. — D'ailleurs, il est tard... mon frère m'attend...

Elle prit congé de la famille, qui l'accompagna jusqu'au milieu de la rue, avec des révérences.

Tandis qu'elle regagnait seule sa demeure, des sentiments contradictoires s'agitaient en elle. Ces Coucou... Que de gentillesse, et quelles drôles de façons, aussi!... Que d'hospitalité, et que de naïveté presque sauvage!... Quelle opinion fallait-il avoir d'eux, au juste?... Elle ne savait plus.

XII

Mme Coucou remuait dans une cuve du linge blanc, quand elle fut prise d'une défaillance et dut s'asseoir. Sa figure devint toute grise. Il lui sembla que le sang ne circulait plus dans ses veines. Elle poussa un petit gémissement.

— Mama ! — supplia Flora. — Mama !... Au secours ! Mama est malade !

— Alcénaïde, ma chérie ! — s'écria Cléopâtre — qu'y a-t-il ? Attends un peu...

Elle atteignait déjà une bouteille de tafia et un verre. Mme Coucou fit un geste de refus. Puis son bras retomba. Elle perdit connaissance.

La tante Cléopâtre lança un grand cri. Les

petites s'empressèrent autour de la malade. On la transporta dans son lit. Comme elle grelottait, Mabel courut chercher un fer à repasser bien chaud et le lui promena le long du corps, mais sans parvenir à diminuer les frissons.

— Hélas ! — se lamentait Cléopâtre. — Et Cicéron ?... Mabel, va donc voir ! Il doit être... Non, attends... Flora, téléphone à Romulus... Ah ! Seigneur Jésus !... Fais chauffer des serviettes...

Elle allait, venait, parlait sans suite, perdait la tête, et ne trouvait plus qu'un remède : taper sur des casseroles pour écarter les mauvais esprits.

Une demi-heure plus tard, Romulus arrivait. Puis survint M. Coucou. Toute la famille était groupée autour de la malade, la fatiguant d'interrogations et de prévenances, lorsque Jacqueline parut.

Elle apportait aux enfants des bonbons, et des fleurs pour Mme Coucou.

Son cœur s'émut devant ces douleurs violentes, devant l'affolement de tous ces êtres ingénus sans défense contre le malheur.

Selon le conseil de la tante Cléopâtre, on avait posé sur la tête de la malade une feuille de chou trempée d'huile et retenue par un bandage.

— Il faut voir un médecin — proposa Jacqueline. — Voulez-vous que je prévienne le nôtre?

— Un Américain? — demanda M. Coucou.

— Oui, très savant, je vous assure.

Elle décrochait déjà le récepteur du téléphone, quand M. Coucou lui posa la main sur le bras.

— Non, attendez...

La tante Cléopâtre avait un air de méfiance.

Romulus, partagé, ne savait quelle opinion soutenir.

— Attendez — reprit M. Coucou. — Nous avons un voisin... infiniment capable, lui aussi... Il sera là plus tôt... Ne dérangez pas...

Mabel, vite, chez le Dr Cambyse Sardine, tu sais...

— Oui, papa...

Mabel partit en courant. Jacqueline prit congé.

Quelques minutes après, le Dr Cambyse Sardine arrivait, grand gaillard tout vêtu de noir malgré la température. Il s'était hâté. La sueur en gouttelettes couvrait son front couleur de chocolat et ruisselait dans les flocons de sa vénérable barbe blanche. De grandes lunettes à verres fumés lui donnaient un aspect énigmatique et solennel. Il parlait peu. Il concentrait son attention pour écouter avant de rendre la sentence.

Quand tous les Coucou se furent évertués à expliquer le cas, quand la malade elle-même, avec des geignements, eut énoncé la nature de son malaise, le docteur prononça :

— Je vois... Madame a la bisquette qui est tombée...

— C'est grave, docteur? — fit anxieusement M. Coucou.

— Selon. Je vais prescrire une potion qui, en des accidents analogues, fit merveille, et méditer sur ce cas...

Il sortit un stylographe.

D'une écriture appliquée, pleine d'enjolivures, il rédigea la formule. Elle abondait en abréviations et en signes mystérieux.

Après son départ, les Coucou demeurèrent devant cette feuille, qu'ils regardaient avec un respect mêlé d'espérance. Si tante Cléopâtre avait parlé selon son cœur, elle aurait conseillé de poser directement l'ordonnance sur la poitrine de la malade. Mais elle n'osa faire cette proposition devant Romulus, pour ne pas déconsidérer, en sa présence, l'art des apothicaires.

XIII

Mme Coucou est morte.

Le mal s'était aggravé promptement en trois jours. La malade avait refusé toute nourriture et avait passé son temps dans un accablement traversé de plaintes enfantines. Vers le soir du troisième jour, sa respiration était devenue sifflante, mêlée de râles. Dans la nuit, elle s'était levée sur sa couche, comme pour rattraper l'haleine qui la fuyait. Puis elle était retombée lourdement. C'était fini.

Durant cette longue agonie, un tumulte incessant avait régné dans la blanchisserie. Les voisins venaient aux nouvelles. M. Coucou les renseignait avec un désespoir théâtral.

Les deux petites, devenues maîtresses de la maison sans surveillance, faisaient alterner leurs jeux et leurs plaintes bruyantes. La grand'mère, gagnée par l'agitation de tous, transportait à tout moment, sans aucune nécessité, des objets, en les laissant choir d'entre ses mains débiles.

Trois fois le Dr Cambyse Sardine était venu. Il avait prescrit tour à tour des révulsifs et des calmants, des ventouses et de l'aspirine. La tante Cléopâtre, désespérée, avait même été consulter une sorcière et rapporté une drogue brunâtre, dont on avait frictionné une heure durant les pieds de la malade. Tous ces soins n'avaient servi qu'à tourmenter son agonie. Et maintenant, elle reposait, immobile, sereine, violette, parmi des branches d'eucalyptus, sous un voile de calicot blanc.

Dans la nuit qui précéda l'inhumation, eut lieu la cérémonie de la veillée.

Les parents, les amis, tous les membres de la confrérie à laquelle appartenait M. Coucou,

furent invités, selon l'usage, à défiler devant le lit mortuaire et à prier pour la défunte.

Comme la chaleur de ce soir de juin était étouffante, Romulus dut aller chercher quelques bouteilles de bière et de whisky. Bientôt la petite chambre fut remplie de nègres et de négresses qui poussaient des soupirs, et buvaient pour se rafraîchir et se réconforter. Leur émotion les assoiffait; le whisky les émouvait. Un verre de whisky offert comportait, par échange de politesses, un verre de whisky reçu. Si bien qu'à une heure du matin, lorsque parut le pasteur, toute l'assistance se mit à chanter l'hymne des morts avec un éclat sans retenue.

Grave, dans sa redingote noire boutonnée jusqu'au col, plus nègre encore de porter une cravate blanche, le pasteur s'avança vers Mme Coucou, étendue sous son voile, parmi les branches et les bougies. Il découvrit le visage et souleva le cadavre en s'écriant :

— Mes frères, regardez une dernière fois celle qui va rejoindre le Seigneur!

D'un ton plaintif et suppliant, les assistants firent entendre des invocations : « Tu vas voir le Seigneur ! Porte-lui nos prières ! »

M. Coucou, titubant de chagrin et se tordant les mains au-dessus de la tête, s'avança vers le cadave et demanda :

— Ah ! ma chère femme, toi qui vas partir, as-tu bien eu ce qu'il te fallait dans la vie?

Tous, sanglotant, reprirent ensemble :

— Avez-vous bien eu ce qu'il vous fallait dans la vie?

Alors, le pasteur, d'une voix de ventriloque, imita le ton d'une réponse faite du fond d'un caveau et, comme si la morte parlait :

— Oui, j'ai eu ce qu'il me fallait !

Et tous :

— Elle l'a eu ! Loué soit Dieu !

M. Coucou reprit :

— Tu n'as pas faim? Tu n'as pas soif?

La voix caverneuse répliqua :

— Ni faim ni soif... Mais n'oubliez pas que mon âme aura toujours faim et toujours soif du Seigneur.

Des vociférations retentirent :

— *Amen ! Amen !*

Maintenant, chacun interrogeait. Le pasteur avait fort à faire pour maintenir en équilibre le cadavre, dont chacun s'approchait tour à tour, le tirant à droite, le secouant à gauche, avec une sollicitude tumultueuse :

— Pauvre chère Mme Coucou ! avez-vous été heureuse ?

La voix d'outre-tombe répliqua :

— Oh, oui, j'ai été heureuse, car j'ai toujours vécu selon le Seigneur...

— Dis-nous, pauvre femme, ton mari a-t-il bien rempli ses devoirs d'époux ?

— A-t-il toujours travaillé pour t'acheter des parures ?

— Il ne t'a jamais battue, jamais maltraitée ?

Tendant les bras vers le visage impassible de la défunte, ils mêlaient leurs questions. Enfin, quelqu'un s'écria :

— As-tu vu le Seigneur ?

Lâchant la morte qui retomba sur l'oreiller,

le pasteur, d'une voix sépulcrale, cria :

— J'ai vu le Seigneur ! Oui, oui... j'ai vu le Seigneur !

Aussitôt, des exclamations jaillirent, retentissant par toute la rue, à travers les fenêtres ouvertes :

— Ah ! ah ! Dilatons nos cœurs ! Dieu est descendu vers elle ! Elle a Dieu dans son cœur ! Elle possède Jésus !

Chacun geignait, se lamentait, sanglotait. Deux vieilles négresses poussaient des mélopées lugubres sur le thème : « Accueille-la, Seigneur, et laisse-la intercéder en faveur de notre misère ! » Le pasteur, levant les yeux au ciel, commentait la Bible, par phrases grandiloquentes et sans suite. La chaleur faisait coller les camisoles sur la peau, amollissait les faux cols. Une odeur puissante de fermentation remplissait la petite pièce, si bien que, lorsqu'un des assistants eut crié : « Il y a de l'eau glacée et du whisky en bas dans la blanchisserie », le pasteur, la famille, les amis, les parents, descendirent en hâte pour se rafraî-

chir, en laissant feu Mme Coucou toute seule entre ses bougies.

Un moment après, Romulus remonta.

Tout ce bruit l'avait étourdi. Il sentait le besoin de se ressaisir et de demeurer près de sa mère pour la revoir une dernière fois. Puis il savait aussi qu'une épingle prise sur un linceul est un porte-chance invincible.

Il souleva le coin du voile. Pauvre mama... Son expression s'était modifiée, par l'effet de la chaleur sans doute. Romulus se hâta de la recouvrir.

Alors il essaya de l'évoquer vivante. Il la revit, telle qu'il l'aimait, du temps où, petit garçon demi-nu, il vagabondait avec ses camarades dans les bois de Port-au-Prince. Il ressuscita la bonne créature qu'elle était jadis, toujours souriante, toujours accueillante, toujours indulgente. Il se remémora le départ, le voyage, l'installation à la Nouvelle-Orléans, tout le mal qu'elle avait eu pour rendre la blanchisserie prospère. Et voilà... C'était fini,

maintenant... Elle ne chanterait plus, elle ne remuerait plus. Elle allait être enfermée dans une boîte pour s'y décomposer parmi la solitude affreuse du tombeau.

Maintenant qu'il la perdait, il se reprochait toutes les pensées auxquelles il ne l'avait pas associée. L'avait-il aimée assez? N'allait-elle pas éprouver, dans cette autre vie mystérieuse, la tristesse d'avoir eu pour fils un indifférent, un ingrat? Il murmura : « Pardon, mama... » et vint s'agenouiller près du corps, la poitrine secouée de spasmes, la figure convulsée de chagrin.

Une impression inattendue le fit sursauter. Quelque chose remuait dans la pièce. C'était le chien Top, qui, caché sous un meuble durant tout le tumulte, s'enhardissait maintenant et posait la tête contre le genou de Romulus, en regardant tristement, avec un air de comprendre.

— Mon bon petit Top, mon bon chien...

Romulus attira Top et le baisa sur le front. Il se sentait lourd de détresse, comme s'il

se fût trouvé seul au monde, et cette naïve tendresse de bête le remuait profondément.

Top, alors, s'approcha du lit, prêt à y sauter, comme Mme Coucou le lui permettait quelquefois, le dimanche matin,

— Non, Top, non, mon petit Top, plus maintenant, c'est fini... .

Cette parole emplit Romulus de désespoir. Il attira Top de nouveau, le prit dans ses bras, le serra contre sa poitrine, comme pour trouver, au contact de cette bête vivante, un recours contre le mystère épouvantable de la mort.

Quel silence, dans cette pièce, près de la trépassée ! Un meuble craqua. Le jeune homme tressaillit. Les rideaux bougèrent. Souffle de vent? Autre chose, peut-être?... La terreur s'infiltrait en lui. Des histoires de fantômes entendues durant son enfance lui revenaient à la mémoire. Il se dressa, la main contre la joue, en battant des paupières. Enfin, après avoir fait plusieurs fois le signe de la croix, il alla rejoindre la troupe exaltée

et bruyante qui, en bas, chantait des mélopées funèbres en scandant le rythme par grands coups de fer à repasser sur les tables où s'entre-choquait une foule de bouteilles vides.

L'enterrement eut lieu le lendemain à midi.

M. Coucou avait voulu que le service fût de grand luxe, et tous les petits négrillons du quartier se rassemblèrent pour contempler le corbillard d'ébène, chargé de panneaux sculptés représentant des plis de rideaux, et décoré de deux énormes lanternes où s'érigeait un ange de la mort, argenté.

Suivant les rues éblouissantes de lumière sur lesquelles midi tombait d'aplomb, cuisait le sol et les façades, faisait vibrer dans l'air échauffé le contour de toutes choses, parmi l'étincellement de la clarté que réverbéraient les murs aveuglants, le cortège des nègres en deuil défila.

Le cocher était protégé du soleil par un parapluie noir ; mais le reste de l'assistance exposait au rayonnement de la chaleur les

redingotes funèbres, les garnitures de crêpe, les chapeaux hauts de forme.

Au cimetière, l'assemblée se disposa en cercle. La tante Cléopâtre gémissait sous ses voiles où paraissait la seule blancheur du mouchoir à la hauteur de la bouche. Le veuf était prostré, la tête dans les épaules, la lèvre pendante; et Romulus, enfiévré d'un chagrin sec.

Le pasteur s'approcha et commença la dernière allocution :

— Mes chers frères, pleurons sur la morte, accusons-nous d'avoir mérité par le péché originel le châtiment de la mort ! Frappons-nous la poitrine, car nous sommes indignes et misérables !

A ces mots, un tumulte éclata. Tous ces messieurs et toutes ces dames de couleur qui, par respect humain, avaient affecté devant les blancs une tenue compassée, s'abandonnèrent à leur chagrin. Les femmes hoquetaient, le chapeau de travers; les hommes agitaient les mains avec des tremblements,

poussaient des exclamations désespérées, lançaient à terre leurs chapeaux, tapaient du pied, hurlaient à la mort. M. Coucou, pris de défaillance, fut soutenu par deux amis. La petite Mabel voulut se jeter sur le cercueil en criant : « Mama ! mama ! Je n'ai plus de mère ! Mama ! je veux partir avec toi ! » Trois dames durent la retenir et l'entraîner, tandis qu'entre leurs bras elle se débattait comme une possédée. Flora balançait son corps avec des gémissements ininterrompus. Parmi cette atmosphère de douleur tragique, Romulus, le visage enfoui dans ses mains, put éprouver enfin le soulagement des larmes, cependant qu'autour de lui toute l'assistance hurlait, vagissait et s'étreignait en sanglotant.

XIV

Plus aucune nouvelle de Romulus!

A la fin, Jacqueline s'en alarma. Mais la cause, elle croyait la deviner : l'abattement du pauvre garçon après la mort de sa mère.

Alors elle connut de nouveau cette sensation d'isolement et de dépaysement qui lui avait été si pénible lors de son arrivée aux États-Unis. Privée de Romulus, elle mesura combien ce gentil camarade lui apportait de distraction et de réconfort moral. Absent, il lui parut plus séduisant encore. Elle se rappelait avec émotion le charme alerte de sa physionomie, son clair sourire, ses beaux yeux, et cette sorte d'humilité fervente avec laquelle il s'enquérait de tout ce qu'elle trouvait préférable. Durant ces évocations, Jacque-

line soupirait : « Pauvre garçon ! Il doit avoir tant de chagrin ! » Elle serait bien allée lui porter quelques consolations. Mais il n'écrivait plus, ne téléphonait plus ; elle craignait d'être indiscrète.

Puis elle se sentait si loin de tous ces gens ! Elle redoutait qu'il ne fût repris par ce milieu où il avait vécu jusque-là. Ne lui paraîtrait-elle pas maintenant une étrangère, une intruse ?

Romulus, lui aussi, éprouvait de la nostalgie à l'égard de Jacqueline. Quand sa crise de chagrin se fut apaisée, il souffrit d'être seul. Ce qu'il entendait dire autour de lui l'irritait : les Coucou n'osaient-ils pas accuser vaguement la jeune fille blanche d'être la cause du malheur abattu sur la maison ? Vraiment, ils étaient trop superstitieux, trop bêtes, trop nègres !

Un double malentendu séparait les deux jeunes gens ; un hasard les rapprocha.

C'était par un de ces soirs tropicaux où le ciel bas, strié d'éclairs, lourd d'un orage amoncelé, se met à crever soudain comme un réservoir qui se défonce. Il faut alors se nicher n'importe où pour se préserver des énormes gouttes drues comme une grêle qui tambourinent sur le sol et y font jaillir un poudroiement d'éclaboussures.

Romulus se gara sous une porte. C'était là que Jacqueline s'était abritée, elle aussi.

Tous deux tressaillirent d'une grosse émotion en se revoyant, et furent si troublés qu'ils ne surent parler d'eux-mêmes et de ce qui leur emplissait le cœur. Ils contemplèrent ensemble les progrès de l'averse. Dans les rues, le niveau de l'eau s'était élevé tellement que les automobiles n'avançaient qu'avec peine, et que les tramways avaient à l'arrière deux vagues en éventail, comme des vapeurs sur un lac. On apercevait des planches et des affiches décollées qui descendaient doucement au fil du courant. Quand un malheureux piéton essayait sous les cataractes de traverser

la rue, il manquait les trottoirs devenus invisibles et risquait sans cesse une chute à plat ventre, ce dont se réjouissaient beaucoup les gamins nus jusqu'aux cuisses qui pataugeaient dans ce fleuve inattendu.

Brusque en sa fin comme en son début, l'averse s'arrêta.

— Il faut que je rentre — dit Jacqueline. — Je suis très en retard. Jérôme va être mécontent.

— Il est toujours aussi dur avec vous?

— Toujours — répondit-elle en soupirant.

Alors, Romulus se rappela les confidences qu'elle lui avait faites, et sentit renaître en lui sa dévotion et ses espoirs. Il était, comme tous ceux de sa race, à la fois oublieux et enthousiaste. La secousse subie lors du deuil avait chassé de sa mémoire l'image de Jacqueline. Elle y régnait de nouveau, tout aussi puissamment qu'autrefois.

— Il faut que je rentre — reprit Jacqueline.

— Laissez-moi vous accompagner?

Elle hésita, puis :

— Si vous voulez.

En marchant côte à côte, ils causèrent librement, tendrement.

Plus de malaise entre eux, désormais.

Pourtant, Jacqueline ne lui avait demandé des nouvelles de la famille Coucou que sur un ton de politesse. Il comprit. Elle avait dû, devant eux, ressentir une gêne dont elle gardait le souvenir. Mais cela n'allait-il pas modifier ses projets? Il voulut s'en assurer.

— Vous vous rappelez — dit-il — notre promenade sur le *Sydney*, un soir?

— Oh, oui! Quel beau soir!...

Il demanda :

— Pourquoi dites-vous cela presque tristement?

— Parce que, depuis ce jour-là, il m'a semblé que vous changiez un peu... Nous avions parlé de choses très sérieuses, et puis... et puis...

Il faisait nuit. Les rues encore mouillées étaient presque désertes. Romulus prit Jac-

queline par la taille et la rapprocha de lui :

— Et puis?

Elle avoua quelle tristesse avait été la sienne en constatant que Romulus, dans son chagrin, n'avait pas cherché près d'elle un réconfort. Sans doute sa famille lui suffisait-elle. C'est de cela qu'elle avait un peu souffert.

Alors, Romulus, avec une séduisante éloquence, assura que sa famille comptait pour peu de chose et qu'il la quitterait, s'en éloignerait durant des années, s'il fallait aller vivre dans une autre ville des États-Unis ou d'Europe.

— Tout ce que j'aime, c'est vous, ma chérie!

Il était sincère. Elle fut persuadée.

Et quand ils se quittèrent aux abords de la maison de Béliard, ils avaient parlé déjà de la démarche nécessaire pour rendre officielle, vis-à-vis de ce dernier, la promesse de mariage.

XV

La mort de Mme Coucou avait assombri la bonne humeur habituelle de la tante Cléopâtre. Elle demeurait maintenant pensive, tout le jour, mordillant ses doigts bruns aux ongles pâles et regardant le ciel comme pour y suivre une obsession mystérieuse.

Plusieurs fois, en l'absence de Romulus, elle avait dit à M. Coucou :

— Tu voyais juste, mon ami... Il y a eu le malheur dans cette maison, depuis que cette fille blanche y est entrée.

Alors, celui-ci recommençait à sangloter et à geindre. Oh ! oui... Si on l'avait écouté !... Cette damnée créature leur avait apporté le mauvais sort !... Il faudra bien que Romulus obéisse, qu'il rompe avec elle !...

Comment y parvenir? Cléopâtre remuait, dans son imagination enfantine, visionnaire et versatile de négresse, toutes sortes de projets. Pour troubler les amours de Romulus, elle était prête à dépenser autant d'efforts qu'il en avait fallu, jadis, pour les favoriser.

Un soir, elle annonça mystérieusement à son beau-frère :

— Je vais aller chez Mme République Justin...

— La sorcière?

— Oui... pour lui demander un...

Elle n'osa pas prononcer le mot : vaudou, et dit seulement quel effet elle espérait du sortilège :

— Jamais nous ne rendrons Romulus raisonnable. Il faut qu'elle ne puisse plus habiter le pays, cette fille!...

— Tu n'as pas peur qu'il t'arrive des ennuis avec la police? — objecta prudemment M. Coucou — Tu sais que tout ce qui touche au culte vaudou est sévèrement puni... Les

Américains n'aiment pas les habitudes africaines...

— Je m'arrangerai... Mais j'ai mon idée... Je le sauverai, ce pauvre petit...

Le lendemain, elle se rendit chez la spécialiste en philtres et articles mystérieux.

C'était une brave négresse, d'air paisible, qui habitait une chambre tapissée d'images de piété et de statuettes de saintes en porcelaine et en plâtre. Dans un coin, au pied d'une effigie de Jeanne d'Arc, brûlait un lumignon, entre des soucoupes contenant de l'eau et de l'huile.

— Vous voulez nuire un peu à cette personne?— demanda-t-elle. —En ce cas, je vais fondre une bougie verte avec du salpêtre, du poivre et de la terre de cimetière. On va étaler cette pâte contre la porte de sa maison. Ce moyen-là m'a toujours donné de bons résultats. D'ailleurs, nous allons voir...

Elle étendit un peu d'huile sur une soucoupe et jeta en l'air quelques plumes de perroquet. Au vol, elle en capta sur la faïence

visqueuse. Puis, jugeant d'après la disposition des plumes vertes et des plumes grises, déclara :

— Ça réussira sûrement.

Mais tante Cléopâtre, baissant la voix, murmura :

— Je ne veux pas que ça fasse seulement un peu de mal...

— Oh! Dans ce cas, j'ai la bougie noire fondue avec du vinaigre... C'est un peu plus coûteux...

— Mais je veux aussi que l'on ne se doute de rien... Vous comprenez...

— Un vaudou, alors?

— Voilà.

— Bon... Vous pouvez attendre une demi-heure?

— Prenez tout votre temps, ma chère.

Mme République Justin choisit une pomme de terre, y traça quelques signes magiques, la perfora d'une cavité où elle introduisit une bande de papier sur laquelle, à sa demande, la tante Cléopâtre avait écrit le nom de Jac-

queline. Elle arrosa ensuite cet appareil de sucs noirâtres, des poisons, expliqua-t-elle, qu'on respire la nuit, sans s'en douter (1), et y piqua des plumes d'oiseau-mouche.

Le vaudou était en état de servir.

La tante Cléopâtre l'enveloppa soigneusement dans plusieurs journaux et se rendit chez les Béliard.

Bahia, la servante de couleur, traînait ses savates dans la cour.

Cléopâtre lui fit signe et, en grand secret, l'avertit de ce qu'on attendait d'elle. Il fallait glisser ce paquet dans le traversin décousu, puis recousu, de Mlle Jacqueline, et voilà tout.

D'abord, Bahia fit paraître quelques scrupules. Un vaudou ! C'est prendre là une grave responsabilité...

Cléopâtre la rassura. Avec un sourire de duplicité, elle lui révéla qu'il s'agissait d'une affaire d'amour...

(1) Voir les notes à la fin de l'ouvrage.

La servante, simple d'esprit, hésitait encore. Il fallut recourir à la corruption.

— Et si tu fais ce que je te demande, tu auras...Voyons, qu'est-ce qui te ferait plaisir?

Avec une timidité d'enfant, la vieille négresse avoua :

— Je vais faire ma première communion dans quinze jours et je n'ai pas de robe.

— Tu en auras une.

— Vrai, madame ? — s'écria-t-elle, illuminée, en recevant le vaudou.

— Vrai, si tu fais bien tout ce que je t'ai dit. Je le saurai, méfie-toi !

— Oh ! je le ferai ! Devant Notre-Seigneur qui nous entend, je vous le jure !...

XVI

Trois jours après, chez Daisy Watson, dans sa maison de Magnolia-street tout enveloppée de couleurs éclatantes et de parfums, nichée parmi des acacias aux grappes odorantes, des tulipiers dont les branches aux feuillages drus présentent des fleurs qui semblent en porcelaine, des camélias, des lauriers-roses, des azalées géantes, des palmiers, et des roses, des roses, des roses...

Sur la terrasse, en savourant la pulpe aromatique de grosses pamplemousses arrosées de rhum et de sirop, Daisy cause avec Jacqueline :

— My dear, vous perdez vos couleurs, vous devenez plus mince... Nous allons vous don-

ner un peu d'amusement... Vous devez venir le matin jouer au tennis avec nous.

En effet, depuis trois jours Jacqueline est mal à l'aise. Ses nuits sont troublées. Elle se sent prise d'une étrange lassitude.

Paraît un grand garçon construit comme un athlète et dont les larges épaules sont surmontées d'une tête d'enfant aux yeux bleus.

— Teddy! Teddy! Venez vite!... Deary, je vous présente mon frère Teddy, qui a dépensé trois ans à Batavia et qui revient aux États-Unis... Il vous trouve ravissante... Mais il n'osera jamais vous le dire, parce que c'est un ours timide...

Elle ajouta malicieusement :

— Si jamais vous changez votre flirt, il se met sur le rang...

Teddy balbutia quelques phrases où s'exprimait son trouble plus que sa pensée.

Jacqueline lui tendit la main, assez touchée d'inspirer tant de désarroi, elle si frêle, à ce beau gaillard si robuste.

— Et votre flirt — insista Daisy — comment va-t-il ?

Jacqueline avoua les progrès que cette amourette avait faits dans son cœur, et quels étaient ses desseins.

— Bravo, darling ! — approuva Daisy. — Il faut toujours se marier. Chez nous, cela ne donne aucune peine. Il y en a pour dix minutes. Et c'est plus convenable.

Le lendemain, sur le conseil de Béliard qui lui trouva mauvaise mine et lui conseilla un peu d'exercice, Jacqueline vint au tennis. Le jeune Teddy l'y attendait. Il ne manqua pas une seule des séances auxquelles Jacqueline était mêlée. Quand il avait partie liée avec elle, il rattrapait, de ses grands bras, les balles que, novice, elle laissait échapper. Quand le hasard le transformait en adversaire, il faisait des « services » d'une telle mansuétude que Jacqueline avait l'impression de savoir jouer un peu. Et Teddy, heureux, sentait son cœur défaillir dans sa poitrine de géant.

XVII

L'indisposition de Jacqueline augmenta si promptement que Béliard en éprouva de l'inquiétude. L'idée de consulter un médecin ne lui plaisait pas. Doué d'une santé sans défaillance, il craignait les drogues et ceux qui les prescrivent. Mais le malaise de sa petite sœur le troublait, l'affolait, ce grand garçon, et l'emplissait d'alarmes. Il aurait supporté les bouleversements auxquels est sujette la destinée d'un homme d'affaires aux États-Unis, il aurait accepté la ruine et la nécessité soudaine de reconstituer une situation. Cela, c'était sa besogne. Mais voir une jeune fille souffrir, être aux prises avec un mal insaisissable et mystérieux... Il ne savait que faire, tantôt serrant les poings, tantôt s'essayant avec gau-

cherie à des délicatesses maternelles. Jacqueline, petite Européenne inaccoutumée aux moiteurs des étés louisianais, allait-elle devenir gravement souffrante ? Lui-même, dès la première année, s'était accommodé du changement de latitude. Mais n'y avait-il pas quelques précautions propres à assurer, pour une jeune fille, une acclimatation sans à-coups ?

Quelques familles françaises fixées à la Nouvelle-Orléans lui étaient amicalement connues. Il voulut faire appel à leur expérience. Peut-être lui conseillerait-on un régime ou des soins qu'il ignorait.

Un dimanche, donc, il se rendit chez les Duvard qui habitaient, dans le quartier français, une vieille demeure à balcon de fer forgé, tout imprégnée encore de l'ancienne grâce coloniale.

On ouvrit pour lui le salon de cérémonie, où régnait une odeur de moisissure, pièce d'apparat qui ne recevait d'air que deux ou trois fois par année et qui était meublée de fauteuils Louis-Philippe, de vases sans bou-

quets, d'un guéridon d'acajou sur lequel reposait un album de photographies imposant comme un registre d'état-civil.

Mme Duvard entra. C'était une vieille dame tordue de rhumatismes, et qui portait en broche le portrait de son mari défunt, un beau monsieur à favoris démodés.

— Les enfants sont sortis — dit-elle — et vous m'en voyez au regret ; mais le ciel est aujourd'hui si clément qu'ils en ont voulu profiter.

Après quelques considérations relatives à la température, Béliard exposa l'objet de sa visite. Mme Duvard compatit aux inquiétudes qui l'obsédaient, puis déclara :

— Je vais aller chercher maman, elle nous donnera sans doute un bon conseil.

Elle s'en alla clopin-clopant, et reparut peu après avec une autre dame, beaucoup plus vieille, beaucoup plus tordue, beaucoup plus desséchée, et qui portait en broche le portrait de son défunt mari, un beau monsieur cravaté comme Alfred de Musset.

La vieille s'avança, souriant d'un sourire qui collait ses lèvres rentrantes sur ses gencives édentées et offrit à Béliard une main sèche et jaune comme une main de momie, en lui disant : « Soyez le bienvenu. »

Mme Duvard jeune se pencha vers le visiteur :

— N'oubliez pas qu'elle est un peu dure d'oreille... Pensez donc... à quatre-vingt-treize ans !...

La vieille avait deviné l'avertissement ; elle murmura :

— Oui, quatre-vingt-treize... Quatre-vingt-quatorze dans onze mois.

— Et toujours bien portante ? — fit Béliard.

Forçant sa voix déréglée de sourde, elle cria, dans le silence du salon :

— C'est mon régime !... Le matin, une soupe au lait... A midi, un petit bouillon et un œuf... A huit heures, avant de m'endormir, une tasse de lait bouilli... Voilà.

Plein de déférence, Béliard la félicita de sa

modération et de sa belle mine, puis il commença :

— J'étais venu pour vous parler de ma petite sœur.

La sourde interrompit :

— Et vous savez, j'ai encore bon pied, bon œil.

— C'est vrai — ajouta la vieille Mme Duvard jeune. — Pensez que maman va tous les jours, pluie ou vent, à l'église. J'ai beau lui faire des représentations, rien ne la persuade...

Pour tâcher d'amener l'entretien au point qui l'intéressait, Béliard haussa la voix :

— Ma petite sœur, elle, qui n'est à la Nouvelle-Orléans que depuis quelques mois, n'est pas bien portante.

La grand'mère, allongeant sa main ravinée, glapit :

— Je vous ai dit mon régime : Le matin, une soupe au lait... A midi, un petit bouillon et un œuf... Vous pensez, quatre-vingt-quatorze ans bientôt !...

Sa fille sourit, fière d'être issue de ce phénomène, et remarqua :

— Voilà la meilleure preuve que le climat de la Nouvelle-Orléans est très sain.

— Il faut s'y faire — répliqua-t-il.

La vieille semblait mâcher quelque chose. Elle marmottait :

— J'ai encore bon pied, bon œil, et je n'ai pas touché une côtelette depuis dix-sept ans. Le matin, une soupe au lait...

Béliard comprit l'inutilité d'une insistance. Il prit congé de l'aïeule, en lui hurlant combien il souhaitait que cette admirable longévité se prolongeât.

— Merci, cher monsieur, merci... A bientôt, si je suis encore de ce monde... Et si vous voulez mon secret, c'est le régime... Le matin, une soupe au lait...

Le dimanche suivant, Mme Duvard jeune, ponctuelle, vint avec ses enfants rendre la visite de Béliard. Ils s'enquirent de la santé de Jacqueline. Elle n'allait pas mieux, et l'alan-

guissement dont elle souffrait paraissait augmenter encore...

Alors, tandis que la servante Bahia apportait sur un plateau des punchs à l'orange, Mme Duvard raconta qu'un cas analogue s'était produit dans une famille qu'elle connaissait : une jeune fille avait failli mourir d'un mal mystérieux et l'on avait découvert à temps, sous son traversin, une chose bizarre...

Un grand cri, suivi d'un fracas de verre brisé lui coupa la parole ; Bahia, lâchant le plateau, avait disparu.

— Elle est folle... Vous m'excusez ? — fit Béliard avec humeur.

— Oh ! des servantes de couleur, vous savez, il faut s'attendre à tout ! — dit philosophiquement Mme Duvard.

Ni le soir, ni le lendemain, on ne revit Bahia. En quittant le salon, elle était allée faire hâtivement un paquet de ses nippes et elle avait quitté la maison.

Béliard, exaspéré, finit par en concevoir

quelque inquiétude. Il se remémora le moment où Bahia s'était troublée et, un après-midi, pour se débarrasser d'un doute irritant il pénétra dans la chambre de Jacqueline. Rien sous les matelas, rien sous l'oreiller... Mais, en manipulant le traversin, il sentit une résistance étrange...

C'était le vaudou.

XVIII

Romulus ignorait la part que la tante Cléopâtre avait prise à l'attentat contre la santé de Jacqueline, quand, à la table de famille, il annonça, tout illuminé de joie, que la jeune Française, après avoir été très souffrante, se trouvait enfin rétablie.

Les Coucou parurent indifférents à cette nouvelle.

Puis, il fit quelques plaisanteries au sujet de coïncidences et de superstitions et raconta cette histoire de pomme de terre à plumes découverte dans le traversin. Jacqueline l'en avait informé en riant.

Ils ne rirent point.

« Décidément, ce ne sont que des nègres »,

pensa-t-il, avec une mélancolie un peu méprisante.

Mais de la gêne persistait chez les Coucou. D'autre part, les soirs de rendez-vous, Jacqueline ne parvenait pas sans peine à s'échapper de chez Béliard. Les amoureux résolurent de préciser la situation et de faire à Béliard une demande officielle.

Romulus vint au magasin de la rue Dryades, cérémonieux, en noir, ganté de blanc.

Jacqueline, de sa chambre, le vit entrer. Elle attendit, contractée par l'anxiété, le résultat de l'entrevue.

— Monsieur — commença Romulus — je tiens d'abord à vous dire que j'ai vingt-quatre ans, que je gagne quatre-vingts dollars par mois à la pharmacie de M. Beaugé, mais que M. Beaugé doit m'en donner bientôt davantage...

Béliard, qui l'écoutait les mains dans les poches, demanda :

— Pourquoi me racontez-vous ça ?

— Monsieur Béliard, c'est parce que je veux vous faire savoir que j'ai une situation très bonne. Mes parents gagnent suffisamment leur vie. Mon père est très bien connu dans son quartier et il a la clientèle de quelques-unes des meilleures familles de la Nouvelle-Orléans... Je parle le français, comme vous voyez... l'anglais aussi, naturellement, un peu d'italien et d'espagnol... M. Beaugé m'a fait faire des études de littérature...

Béliard l'interrompit :

— Mais, mon garçon, je n'ai besoin de personne. D'ailleurs, je ne voudrais pas d'employé de couleur. Et puis, si votre patron vous augmente, qu'est-ce que vous venez me demander à moi ?

Il considérait narquoisement Romulus. Quels drôles de pistolets, ces mulâtres ! Où diable celui-là voulait-il en venir ?

Le jeune homme se troubla un peu.

— Monsieur Béliard, il y a quatre mois,

j'ai eu le plaisir de connaître Mlle Jacqueline et... je peux vous le dire aujourd'hui... nous avons eu ensemble plusieurs conversations très sérieuses...

— Hein ?

— Oh ! monsieur Béliard, soyez tranquille ! je me suis toujours montré correct... Seulement, nous avons appris à nous estimer tous les deux et nous avons fait ensemble un projet que... Enfin, monsieur Béliard, voilà : elle veut bien devenir ma femme.

Béliard, immobile, regarda fixement Romulus.

— Otez-vous ça de l'esprit, mon garçon.

— Quoi, monsieur Béliard, vous refusez ?

— Net.

D'une voix changée par l'émotion, Romulus insista :

— Monsieur Béliard, réfléchissez... Je vous jure que je saurais la rendre très heureuse... Elle m'aime, elle me l'a dit... Et moi, je ferai tout au monde pour la rendre heureuse... Monsieur Béliard, ne me repoussez

pas, comme ça, tout de suite, sans l'avoir vue, sans...

Le pauvre amoureux sentait son espoir disparaître.

Il tendait les bras, il suppliait.

Béliard, balançant les épaules et serrant les poings, s'approcha de Romulus :

— Je vous défends de reparler à ma sœur ! Ou c'est à moi que vous aurez affaire ! A-t-on idée d'un toupet pareil !

De sa large main il saisit l'épaule de Romulus qui, tremblant, fléchit sous l'étreinte. Il l'amena contre lui, face à face.

— Vous allez me jurer que je n'entendrai plus jamais parler de cette histoire, hein ?

Ses dents grinçaient, ses yeux lançaient la menace. Romulus, éperdu, balbutia :

— Oui, monsieur Béliard, oui...

Jérôme lui donna une poussée vers la porte, si rudement que le chapeau du jeune homme tomba.

— Et maintenant, oust !... C'est par là qu'on sort !... Bon voyage !

Romulus partit à grand pas, comme s'il avait encore derrière lui la silhouette massive du frère de Jacqueline.

Quand la distance parcourue l'eut mis en sûreté, il serra les poings à son tour. Quelle brutalité ! quelle grossièreté !

A ce moment, comme il s'était arrêté sur le trottoir, tout à sa colère enfin libre, un petit télégraphiste de couleur, en passant, le bouscula.

Romulus happa le gamin au collet :

— Dis donc ! malhonnête ! tu ne peux pas faire attention ?

Et, comme le gamin se débattait, il lui administra quelques bonnes gifles retentissantes.

XIX

Détendu par cette exécution, Romulus poursuivit sa route.

Maintenant, le chagrin se développait en lui. Tous ses projets d'avenir s'anéantissaient. Le motif du refus de Béliard était évident. Pas d'employé de couleur... A plus forte raison, pas un beau-frère !... Il se sentait prisonnier de son origine, parqué désormais avec les noirs. Il devrait souffrir, durant toute sa vie, de cette assimilation dégradante, il serait condamné durant toute sa vie à ces cases spéciales dans les tramways, à ces wagons sordides réservés aux gens de son espèce ; cette interdiction de pénétrer dans certains lieux, d'assister à certaines réunions,

le domestiquerait toujours, ferait de lui une sorte d'être hybride, ennemi à la fois des blancs qui le repoussent et des noirs auquels on l'associe. Il en venait à haïr ces noirs hideux, grotesques, ces descendants de macaques africains dont le sang, mêlé au sien, le déshonorait. Ah! ce sang détestable! que ne pouvait-il s'ouvrir les veines, pour l'en faire sortir!

Qu'allait-il devenir maintenant? Jacqueline, à coup sûr, respecterait la volonté de Béliard. En ce moment même, on devait la raisonner, la convaincre. Elle était perdue pour lui. Tout l'amour qu'il éprouvait se changeait dans son cœur en un sentiment aigri, douloureux et presque d'inimitié.

Sa course l'avait conduit près du marché français. Il entra à *Virginia Kitchen*, sorte de petit restaurant installé dans une pièce triangulaire où l'on mange, assis sur des tabourets, face aux vastes miroirs qui garnissent les murs.

En se désaltérant, il examina son visage.

Rien pourtant n'y offrait un sujet de répulsion. De même qu'il se sentait une âme de civilisé, ni son nez droit, ni ses lèvres minces, ni l'ovale de sa face, n'évoquaient la honteuse origine. Ses cheveux, seulement, trop frisés... Mais refuse-t-on une femme à un homme parce qu'il n'a pas les cheveux lisses?

La cruelle injustice du sort qui l'accablait répandit en lui comme une vague de désespoir. Il s'accouda sur la nappe et pleura, tenant sa tête laineuse entre ses mains blanches.

La pendule sonnait. Quelle heure? Il ne savait plus. Il avait perdu la notion du temps. Mais il se ressaisit. Le moment de retourner à la pharmacie était venu.

Quand il y fut, il profita d'une absence de M. Beaugé pour examiner l'armoire aux poisons.

Ne valait-il pas mieux en finir? Que serait sa vie? Épouser une négresse? Pouah!... Épouser une mulâtresse? Il n'en connaissait pas qui fût capable de lui plaire. D'ailleurs, ces femmes-là sont fières. Elles espèrent tou-

jours qu'un blanc les distinguera, les aidera à s'évader des fatalités de la couleur. Alors, quoi ? Vivre vieux garçon, sans foyer, dans la mélancolie, l'isolement ? Autant terminer tout de suite une aussi pitoyable existence.

L'idée de la mort qu'il allait pouvoir se donner lui apporta une consolation flatteuse. Il songea que son cas, particulièrement tragique, pourrait inspirer un faiseur de romans, et il se sentit grandi par son malheur.

Laudanum ? La dose est trop difficile à fixer... *Acide prussique* ? Trop brutal... *Digitaline* ? Il ne savait pas au juste les effets de ce toxique, et se méfiait... *Sublimé* ? On souffre, paraît-il... *Poudre de cocaïne*, peut-être... Oui, il en avait parfois vendu en fraude à des nègres qui semblaient trouver plaisir à priser ce poison-là... Une très forte quantité, absorbée peu à peu, l'endormirait sans doute dans un agréable trépas.

Il huma quelques pincées de l'âcre poudre. Aussitôt, une délectation flua dans son corps. Il se sentit léger, lucide, libéré de toutes les

importunités de la terre. Et tandis qu'il somnolait devant l'armoire aux poisons, il eut l'impression d'être couché sur un monceau de coton moelleux, blanc, duveté, près de sa petite Jacqueline.

XX

Après le départ de Romulus, Béliard, très ému, avait pénétré dans la chambre de sa sœur.

— Je n'ai sans doute pas besoin de t'apprendre ce qui vient de se passer — dit-il. — Je viens de voir l'employé de la pharmacie Beaugé... Alors, vous étiez d'accord?

Il parlait sans âpreté, douloureusement. Des mots violents auraient provoqué chez la jeune fille une rébellion. Cette douceur décontenança son énergie.

— Mais enfin, ma pauvre enfant, es-tu folle? Tu ne sens donc pas ce qu'il y a d'extravagant, de monstrueux, dans cette idée-là : toi, épouser un nègre?

Elle riposta :

— D'abord, ce n'est pas un nègre.

— Soit... Un mulâtre, si tu veux... Ces gens-là valent encore moins que les noirs. Ils ont pris à chacune des races tous ses défauts, sans aucune de ses qualités. Ils sont fainéants, sales, menteurs, ils n'ont pas plus de morale que les bêtes...

Irritée par cette manie de généralisation, elle interrompit son frère.



— Dis ce que tu veux des nègres et des mulâtres, mais ne parle pas de ce que tu ne connais pas. Ce garçon-là, voilà quatre mois que je le fréquente. J'ai causé avec lui bien assez pour me faire une opinion... Il a des défauts, c'est sûr... Mais c'est un cœur excellent... Et rien du tout de ce que tu dis.

Béliard secoua la tête :

— Ah ! ma pauvre enfant...

Puis, affectueusement, il reprit :

— Écoute. Tu arrives en Amérique, toi, avec tes idées de petite Française... Tu rencontres un homme de couleur... Il est joli

garçon, et tu t'en amouraches... On te fait des remontrances, et tu te regimbes... Tout cela est dans l'ordre... Seulement, laisse-moi te dire que tu ne connais rien à la question... Les gens d'ici, qui habitent depuis plusieurs générations côte à côte avec des nègres et des mulâtres, ont de l'expérience. Si tous les Américains sont d'accord sur le risque que court une blanche dans l'union avec un homme de couleur, si la loi de plusieurs États défend ce genre d'union, tu me concéderas bien, pourtant, qu'il y a des chances pour qu'un risque existe?... En France, on ne sait rien des nègres. On en parle par théorie. On les considère comme des frères humains. C'est très joli... Mais ici...

— Enfin, qu'est-ce qu'ils ont donc, dans ce pays-ci, contre les nègres? — s'écria Jacqueline. — C'est effrayant, l'injustice que...

— Ce qu'ils ont?... Mais d'abord, pense à ce qu'ils ont fait pour eux. Ils les ont affranchis, et cela compte... C'est un pays libéral que celui-ci, ne l'oublie pas. Les Américains

ont donné aux nègres tous les droits du citoyen... Ils en ont fait, socialement, des égaux...

— Oh! des égaux!...

— Socialement, je te le répète. Dame, moralement, c'est une autre affaire. Il ne faut tout de même pas se laisser duper par des raisonnements sentimentaux à la façon des humanitaires. L'égalité morale ne concerne pas les Américains. C'est l'affaire des nègres eux-mêmes. Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont fait, les nègres? Quel progrès leur doit-on? Veux-tu m'en citer qui soient arrivés à quelque chose en Europe, là où rien ne s'oppose à leur développement? Et puis, physiquement... Voyons, ma petite, regarde-les... Ces cheveux crépus, cette affreuse peau grasse, ces démarches de singes, et leur odeur...

Béliard exposa ensuite tous les arguments sur lesquels se fonde le mépris des Américains à l'égard des noirs. Ceux-ci fournissent 70 pour 100 des criminels de droit commun;

chez les plus honorables l'honneur est récent, et l'on n'est jamais sûr que le sujet le plus digne d'estime n'a pas un oncle en prison pour vol, ou une cousine coiffée d'un madras crasseux et traînant ses savates dans la rue; puis les caractéristiques de cette race sont méprisables; sa servilité répugne. Et cette effronterie, donc, cette arrogance vis-à-vis des faibles, cette paresse légendaire, cette ivrognerie...

Jacqueline interrompit son frère.

— Il ne s'agit pas en ce moment des nègres. Il s'agit d'un homme qui n'a ni la peau grasse, ni la démarche d'un singe, d'un homme qui est blanc autant que toi, qui passerait en France pour un très joli garçon, qui n'a aucun des défauts qu'on attribue à sa race, qui m'adore... pour qui j'ai beaucoup d'affection... Tout cela réuni ne se rencontre pas si facilement et je t'assure que je le sens beaucoup plus près de moi que ne le sont ces grands diables d'Américains mal élevés, brutaux, qui sont toujours à mâcher de la gomme et à

mettre leurs pieds sur les tables... Vis-à-vis de ceux-là, oui, j'éprouve une différence de race... Et je sens très bien que jamais je ne pourrais vivre avec l'un d'eux sans contrainte... Et puis, épouser un homme qui ne parlerait pas français, non, ça... jamais! Tandis que ce garçon-là, il n'est pas orgueilleux comme les Américains. Il ne demande qu'à faire tout ce qui me plairait. Je serais très heureuse avec lui, je te le jure...

— Heureuse?... Mais vous vivrez en marge, comme des proscrits... Personne ici ne voudra vous recevoir... Personne ne voudra avoir la moindre relation de sentiment ou même d'affaires avec vous...

— Tant pis. Nous quitterons l'Amérique.

— Et si vous avez un bébé? — dit doucement Béliard.

— Mais je l'espère bien.

Il poursuivit :

— Et si c'est un négrillon?

Jacqueline se redressa :

— Comment, un négrillon? Allons donc!...

Quand la femme est blanche et quand le mari est tout comme un blanc, lui aussi...

Béliard secoua la tête :

— Ça ne compte guère, ma petite. Les lois naturelles sont là. Et Dieu sait si les exemples abondent. On a vu des couples, homme et femme, blonds, avec des yeux bleus, mettre au monde un petit moricaud... C'est la race qui se réveille. Elle peut attendre pour cela trois, quatre générations... Et tout à coup...

Voyant que l'argument avait porté, il insista :

— Tu te vois maman d'un négrillon que tu serais forcée d'allaiter comme une petite bête étrangère?... Ce serait ça ton fils, ma petite... Voilà où tu vas... Voilà ce que tu risques... Hein? tu n'y avais pas pensé?...

Jacqueline, le visage dans ses mains, ne répondait plus.

— Monsieur, annonça la servante, c'est miss Watson qui voudrait voir mademoiselle.

— Parfait... Qu'elle entre!

Daisy parut.

— Miss Watson — fit Béliard — Jacqueline a une grande nouvelle à vous annoncer. Quelqu'un l'a demandée en mariage.

— Vraiment, darling ! — s'écria Daisy en joignant les mains avec ravissement. — Et vous êtes contente ?

Jacqueline détournait la tête. Béliard poursuivit :

— Celui qui la demande, elle le trouve charmant. Mais elle hésite encore un peu...

— Pourquoi, dearest ?...

— Parce que c'est un homme de couleur.

Daisy demeura un moment la bouche ouverte, frappée de stupéfaction. Puis elle éclata de rire, tant l'énormité de cette idée paraissait divertissante, d'un rire sonore inapaisable, qui la faisait se tordre, lever les bras, pleurer presque.

— Et quand, le mariage ? — demanda-t-elle en s'épongeant les yeux.

— Ne plaisantez pas — répondit Béliard, heureux d'avoir trouvé une alliée douée d'une

éloquence si imprévue et pourtant si persuasive.

— Quoi, darling? — reprit Daisy. — Cela n'est pas sérieux tout de même?

Jacqueline hésita, puis :

— Cela a été sérieux — dit-elle.

XVI

La famille Coucou apprit à la fois la demande et le refus. Quand elle connut de quelle injurieuse façon Romulus avait été chassé par Béliard, elle éclata en imprécations contre les blancs capables d'un tel outrage : « Les voilà bien! Toujours les mêmes! Toujours dédaigneux et cruels! »

La tante Cléopâtre était particulièrement exaltée. Oublieuse de la sympathie qu'elle avait marquée dès le début aux amours de Romulus, elle lâchait maintenant une haine féroce contre Béliard et sa sœur. Ah! qu'elle avait eu raison, pour le vaudou!

— Quel vaudou? — demanda Romulus.

On lui raconta toute l'histoire. Il n'eut pas

la force de formuler un blâme. Il demeurait sur une chaise, au milieu de l'agitation générale, prostré, vaincu par le chagrin, engourdi par le poison qui demeurait sourdement en lui.

Oui, Cléopâtre a raison — approuvait avec véhémence M. Coucou. — Les blancs ne nous ont jamais fait que du mal. Ils sont nos ennemis, ils le resteront. Pourquoi vouloir se mêler à ces gens-là? On n'en tire qu'humiliation.

Soudain Romulus éclata :

— C'est vrai! Pourquoi ont-ils voulu nous mêler à eux? Pourquoi ont-ils fait venir nos pères d'Afrique? Ils vivaient heureux dans leur pays, ils vivaient libres! On les a tassés dans des bateaux, enchaînés, maltraités, battus! On les a vendus comme du bétail dès qu'ils ont touché cette terre de la libre Amérique! On les a traités ignominieusement!

Il se leva, pris d'un besoin d'éloquence et, désignant tragiquement la grand'mère, poursuivit :

— Demandez à la vieille, elle qui a été esclave! On nous fouettait, face contre terre, attachés à quatre piquets! On nous cassait les dents par punition d'avoir sucé des cannes à sucre! On nous muselait pour nous empêcher de le faire! On nous défendait de marcher sur les trottoirs, on nous obligeait à suivre la chaussée avec les voitures et les bêtes! Demandez-lui, à la pauvre martyre!

Tous entourèrent la grand'mère, en prononçant à la fois des paroles véhémentes. Ils s'exaltaient l'un l'autre. Mais la vieille, ahurie, les considérait sans rien dire. Enfin, elle marmotta :

— Faites attention de ne pas vous couper, mes enfants! Mettez des feuilles sous votre madras quand le soleil tapera trop fort. Douze cannes par gerbe...

Déçus, les Coucou revinrent à Romulus. Son père tenta de l'exhorter affectueusement :

— Allons, garçon... *cheer up*! Du courage!

Et les deux petites :

— Ne la regrette donc pas, va, cette sale fille! Si elle était entrée ici, toute la maison serait devenue la sienne. Nous n'aurions plus été chez nous. Elle aurait amené des blancs qui sentent fade, qui sentent le lapin ouvert...

Romulus était retombé sur sa chaise. Les paroles de réconfort demeuraient sans effet sur lui. Il ne souhaitait plus qu'une nouvelle prise de cocaïne, pour retrouver un mirage consolateur.

Durant les jours suivants, il essaya de rouvrir ses livres. Mais une lassitude dégoûtée l'arrêta dès la première page. Pourquoi s'efforcer, pourquoi souhaiter des choses extraordinaires! Ne vaut-il pas mieux vivre heureux en peinant le moins possible? Voilà le bonheur. Dieu, dans le paradis terrestre, n'a pas créé le travail.

M. Coucou, désespérant de guérir son fils, alla demander conseil au pasteur nègre qui avait assisté Mme Coucou moribonde.

Celui-ci vint voir le jeune homme. Il lui

proposa des consolations mystiques. Il lui glissa de petits prospectus émis par des sociétés de tempérance, des « titres de droits au paradis » avec coupons détachables ; des crucifix de pacotille, des médailles, des images de piété dont la possession assure une éternité bienheureuse.

Pris par l'autorité de cet homme, sans esprit critique, Romulus se laissa persuader. Lui, qui jadis ne pratiquait guère, devint un néophyte modèle ; le mysticisme croissait en lui ; il installa un petit autel devant lequel il fit ses dévotions matin et soir.

A sa demande, la famille Coucou prit des abonnements pour les séances de sermons cake-walk que le révérend organisait dans son temple le samedi soir ; dix *cents* donnaient droit à une tasse de thé, à une tranche de gâteau, et le prêche était suivi d'un bal. Ces séances, nommées *revivals*, avaient pour objet de faire revivre la foi dans les cœurs : Il faut retourner au Seigneur de toutes ses forces ; c'est lui qui console et qui fait oublier.

XXII

Quand la famille Coucou pénétra dans la chapelle baptiste, l'édifice aux parois de pitchpin verni était déjà plein de nègres. Les têtes rondes et crépues des messieurs formaient des rangées où régnait bizarrement la ligne des faux cols blancs séparant les visages noirs des vêtements noirs. Les dames, en corsages clairs, étaient coiffées de grands chapeaux marins ou d'étranges constructions enrichies de fleurs et d'oiseaux.

Au fond, sur une vaste estrade, le pasteur, en veston, était installé devant une Bible supportée par un lutrin.

Il prêchait familièrement. Le public écoutait ses paroles la bouche ouverte. Cette foule

tassée, déjà suante, exaltée par les cantiques, par l'orgue, par le décor religieux, était sensible aux moindres émotions et les extériorisait avec une ardeur naïve.

— Il faut, pour gagner le ciel — disait le pasteur — être simple comme les petits enfants qui marchent à quatre pattes.

Aussitôt tout le public se mit à quatre pattes, en geignant à la façon des bébés.

— Mes frères — poursuivit-il — les tambours des cieux rouleront pour la gloire des élus !

Alors, chacun, discrètement, imita d'un roulement de pieds le bruit des tambours.

Enfin, il s'écria :

— Mes frères, levez vos âmes vers Dieu !... Levez vos âmes !...

Une partie de l'assistance monta sur les bancs. Chacun se levait autant que cela était possible.

Après quoi, il ouvrit la Bible. Mais il lui fallait obtenir, avant de commencer, un peu d'argent.

— Mes frères bien-aimés — prêcha-t-il —

Dieu n'aime pas les maisons en démolition qui ont l'air inhabitées et infidèles à sa loi. Il aime les demeures belles et riantes. Il faut que celle-ci le soit. Donnez pour l'église, mes frères, donnez!... Il faut encore trois dollars. Nous ne continuerons pas avant d'avoir eu trois dollars!...

Deux enfants de chœur dont la tête était garnie de laine noire en boulettes et dont les visages reflétaient la lumière ainsi que des pommes d'escalier de bois verni, circulèrent parmi les bancs.

— Mes chers frères, merci — fit le pasteur après avoir examiné les sébilles. — Mais il manque un demi-dollar... Allons, un peu de courage... C'est pour que le palais du Seigneur soit le plus beau des palais... Retournez, mes enfants, près de ces chers fidèles... Merci, monsieur... Merci, madame... Allons, il ne manque plus qu'un quart de dollar... Merci... Vingt *cents*... Encore un peu de courage... Tenez, garçon, allez donc vers madame là-bas... Elle a l'air d'une personne entendue

aux choses du ménage... Elle comprendra que la maison du Seigneur doit être en bon ordre et jolie... Merci, ma chère dame... Plus que dix *cents*... Merci... Plus que cinq... Monsieur les donnera sûrement... Là... J'avais raison... Merci à tous, et prenons le cantique : « Dieu soit loué dans sa miséricorde ! »

Autrefois, Romulus aurait désapprouvé cette manière d'agir, indigne du Saint-Lieu. Mais maintenant que les blancs élevaient une barrière entre eux et lui, il se sentait repris peu à peu par une fraternité envers ses frères obscurs. Puis, le cantique entonné par tous remuait en lui le goût de la mélodie. L'assistance chantait avec une discipline et un art naturel incomparables. Les attaques avaient lieu sur le ton le plus juste. Les combinaisons vocales offraient un imprévu strictement ordonné, qui n'aurait pu être obtenu pas les blancs qu'à force d'étude, et auquel les chanteurs noirs atteignaient spontanément par la vertu de leur instinct musical.

La quête terminée, le pasteur recommença

son prêche. Il ouvrit la Bible, lut quelques phrases, et se mit à les commenter. Cette fois, son allocution n'avait plus le caractère bon enfant; elle devenait éloquente, hachée. Et le public l'accompagnait en battant des pieds contre le sol. Le bruit commença très doux, uni comme un roulement de caisse, et s'en alla grandissant jusqu'à la fin du sermon. A ce moment-là, ce piétinement de troupeau prit une telle intensité que le pasteur dut s'égosiller pour qu'on pût percevoir ses paroles. Celles-ci, d'ailleurs, n'étaient plus que des cris. Il lançait les bras en avant, bavait sur sa barbe grise, tressautait de transports mystiques dont il semblait projeter l'enfièvrement sur ses auditeurs.

— Vous êtes — disait-il — comme le marin monté sur une barque. Doit-il oublier sa voile?

— Non! — répondait le chœur du public, en trépignant.

— Doit-il oublier son gouvernail?

— Non !... Non !...

— Doit-il emporter sa boussole ?

— Oui!... Oui!... Oui!...

La poussière sortait du parquet tambouriné de manière ininterrompue.

— Et ce marin, que doit-il faire s'il est pris par la tempête?

On ne sut que répondre et l'on se contenta de répéter le dernier mot: « Tempête... tempête!... »

Le pasteur allait et venait sur son estrade pour stimuler l'inspiration.

— Mes frères chéris, le marin doit prier Dieu...

Ce fut une explosion:

— Prier Dieu!... Prier Dieu!...

— Dieu!... Dieu!... — répéta le pasteur de toutes ses forces en claquant des mains.

Puis il reprit:

— Car, s'il ne priait pas Dieu, il pleurerait bientôt!

— Bientôt!... Bientôt!...

Le pasteur, d'une voix gémissante, poursuivit, en phrases dont chacune débutait par un hoquet de désespoir:

— Heu!... il pleurera de n'avoir pas prié Dieu!...

— Dieu!... Dieu!...

— Heu!... il gémira !...

Des hurlements éclatèrent ;

— Gémira!... Gémira!... Aïaï! ...Aïaï!... Gémira!....

— Heu !... mes frères, il se lamentera !...

Les négresses, tordant leurs bras au-dessus de leurs têtes, se mirent à geindre de façon suraiguë ;

— Lamentera!... Lamentera!... Dieu !... Seigneur!...

— Heu!... mes frères! ... que le Seigneur vous épargne ces gémissements !,.. Seigneur, épargne-nous!... Mes frères, que le Seigneur vous épargne ces lamentations!...

— Lamentations !... Seigneur !... Seigneur!... Pitié!

— Une immense désolation avait passé sur le public. Les femmes, les hommes pleuraient ; les mouchoirs blancs tamponnaient les faces

noires ; le roulement des pieds devenait formidable.

Au milieu de cet orage qu'il avait provoqué et qu'il gouvernait à grands gestes et à grands cris, battant des mains, le pasteur répétait d'une voix furibonde :

— Lamentez-vous !... Priez !... Pleurez !... Faites-vous entendre du Seigneur !... Heu !... Heu !... Priez !...

Il frappait du pied, cognait sur son pupitre, cognait sur sa Bible, la secouait éperdument, comme les singes secouent les barreaux de leur cage, s'épongeait, essuyait la bave qui coulait de sa bouche, allait, venait, râlant, écumant.

Quand le délire du public s'apaisait un peu, il reprenait ses exhortations : « Pleurez pour tous ceux qui ne sont pas près du Seigneur !... » Ou même, il ne faisait plus que lâcher des mots sans ordre : « Le gouvernail !... le gouvernail !... L'orage !... l'orage !... Le Seigneur !... le Seigneur !... » Et la foule recevant ces cris les rejetait avec fureur ; on entendait des femmes

qui s'égosillaient et des voix résolues d'hommes éclatant comme des défis. Le tonnerre des pieds roulait furieusement, tandis que le pasteur, réduit à la pantomime, se croisait les bras comme un martyr, ou les levait passionnément vers les cieux, d'un geste qui provoquait l'élévation de toutes les mains noires.

Cette ivresse n'était pas indomptable. Le pasteur fit un signal. Les fidèles s'arrêtèrent, frémissants. Alors un vieux nègre à barbe grise se dressa et se mit à parler seul, de façon lourde et cahoteuse.

Les hurlements, les battements de pieds, pareils aux roulements de tambour et aux hurlements de vieilles danses ancestrales, l'avaient mis dans une sorte d'extase. Il semblait animé par l'inspiration du ciel. Il appela Dieu, il supplia Dieu de descendre en lui, il jeta vers Dieu des invocations passionnées et s'écria :

— Seigneur ! suis-je digne de vous ?

La foule répéta violemment :

— Oui !... Oui !...

— Seigneur ! ai-je trop péché pour vous recevoir ?

— Non !... Non !...

La prière forcenée continua, hachée de reprises, tandis que le pasteur, aphone et en nage, ne pouvait plus que répéter avec la foule : « Non !... Oui !... »

Enfin, la confession publique se termina. Les roulements de pieds décrurent, les cris s'apaisèrent, l'heure de la danse était venue.

On disposa les bancs autour de la pièce. Une vieille femme entonna le cantique : « Pêcheurs, apprêtez-vous !... » et les assistants, par rangs de trois ou quatre, se mirent à défiler en rond, tandis que le pasteur, marquant la cadence par des battements de mains, réglait les évolutions des fidèles.

Romulus, son père et les deux petites marchaient côte à côte, les bras tordus par gestes lents. La tante Cléopâtre accompagnait le vieux nègre qui s'était publiquement confessé.

foule tournait, tournait. Un petit phono-

graphe, installé par le sacristain au fond de la chapelle, nasillait un air à la mode.

Peu à peu la danse devint une sorte de course. Les vieux et les vieilles, assis sur les bancs, et qui avaient les jambes trop raides pour prendre part à la procession, se mirent à crier en tapant des pieds et des mains. Ils lançaient au passage des exhortations : « Levez donc le pied, ma fille ! Ce garçon va plus fort que vous ! Attention mon garçon ! cette fille à l'œil sur vous ! » Le pasteur, pliant rythmiquement sur ses jarrets, scanda par des « hop ! » répétés l'accélération du mouvement. Au bout d'une demi-heure, les danseurs et les danseuses aux visages vernis de sueur jetèrent manteaux et vestes en amas le long des murs. Il semblait que déjà l'excitation collective de tout à l'heure se ranimait. Dans la moiteur de l'air épaissi paraissaient, parmi les chemises mouillées de transpiration, quelques torses nus. La danse sacrée dégénérait en bamboula. Soudain éclata un coup de feu.

Quelqu'un avait tiré, d'une fenêtre. Une

négresse, atteinte par la décharge, s'effondra en hurlant.

Au milieu du tumulte de l'assemblée jacassante et gesticulante, les nègres sortirent leurs rasoirs, s'agitèrent furieusement, sans savoir contre quoi. D'où venait ce coup de revolver ? Drame de jalousie, disaient les uns ; un fou, disaient les autres. Une négresse, dans un accès de colère envers un contradicteur, lui traversa la joue avec une épingle à chapeau ; un jeune homme se précipita sur un autre, les pouces en avant, pour lui faire jaillir les yeux hors de la tête ; on se jeta sur lui ; des groupes enchevêtrés de combattants oscillèrent dans la chapelle ; d'autres coups de revolver retentirent. Brusquement l'obscurité se fit : on avait éteint la lumière. La foule dut s'enfuir à tâtons.

Ce fut à grand'peine que la famille Coucou parvint à se reconstituer dans une rue voisine. La petite troupe rentra au logis presque sans parler, exténuée par tant d'émotions.

Alors M. Coucou s'aperçut qu'il avait perdu, dans la bagarre, une breloque contenant dans un médaillon le portrait de sa défunte épouse, auquel il tenait beaucoup.

Comme il se lamentait, Romulus proposa : « Je vais retourner au temple pour le réclamer. »

Quand il pénétra de nouveau dans la grande salle déserte, il eut l'impression d'un champ de bataille où gisaient des éventails, des fragments d'étoffe, des peignes, des faux cheveux, des cannes, des chapeaux abandonnés. Seule, la lumière de la lune, filtrant par un vitrail, s'épanchait sur ces débris tragiques.

Dans un coin, pourtant, brillait une petite lampe. Romulus s'approcha. Il reconnut, attablé devant un guéridon, le pasteur noir qui, paisible, comptait la recette.

XXIII

Cette expérience atténua les élans mystiques de Romulus. Après l'amour, la foi était pour lui l'objet d'une déception nouvelle. A présent, la cocaïne seule lui apportait quelques minutes de bien-être, suivies de crises de torpeur durant lesquelles, au moins, il ne pensait pas.

M. Beaugé lui avait fait en vain des remontrances au sujet de son inexactitude et de ses distractions. Un jour, il le découvrit en train de voler de la cocaïne. A bout de tolérance, il le congédia.

Alors, le jeune homme usa son temps à flâner dans les rues. Quelquefois, dans le quartier français, il entrevoyait une jeune fille dont la silhouette ressemblait à celle qui, jadis,

lui causait tant de joie. Mais la colère, la rancune, l'humiliation, dominaient en lui tous les autres sentiments ; il aurait voulu s'approcher de ces passantes et cracher sur leurs robes.

Il fit divers métiers, par à-coups. Il devint garçon de bar, livreur pour une maison de soda-water, vendeur de cartes postales, joueur de cymbales pour le compte de l'Armée du Salut, porteur ambulant d'un placard de publicité. Mais il demeurait toujours comme endormi. Aucun patron ne voulut le conserver pendant plus d'un mois. Son bon vouloir et son ambition avaient disparu. Il buvait souvent du whisky. Les souvenirs des heures heureuses rancissaient dans son cœur.

Trois mois après, il rencontra Jacqueline.

C'était aux approches de Noël. Il faisait presque froid. Romulus flânait dans Canal-street, les mains au fond de ses poches, le col de son mince veston relevé jusqu'aux oreilles, et portant enfoncé en arrière son chapeau de feutre marron, jadis élégant, maintenant fané et crasseux.

Quand il aperçut sa fiancée tout près de lui, il fit un bond, mais trop tard pour l'éviter. Il se découvrit, blafard, la langue séchée, les doigts tremblants, incapable de trouver une parole.

Elle-même était visiblement agitée par l'émotion.

Ils prononcèrent quelques phrases banales. La fatalité du sort qui les avait éloignés l'un de l'autre leur apparaissait à présent comme fondée. Romulus se sentait distant de cette belle jeune fille qui méritait une vie sans trouble et sans luttes. Jacqueline, en voyant Romulus aussi pitoyablement déchu, s'accusait d'être un peu la cause de ce malheur, mais comprenait que la rigueur égoïste de Béliard était peut-être justifiée.

Mollement, ils se souhaitèrent bonne chance et se donnèrent une poignée de main d'indifférents, avec une grosse envie de pleurer.

Mais, quand ils se furent éloignés l'un de l'autre, cependant que Jacqueline, le regard fixe, sans voir les passants, la gorge étreinte

par un brusque chagrin, murmurait, d'un ton qui l'attendrissait plus encore : « Ce pauvre petit, ce pauvre petit... » Romulus, lui, les ongles serrés contre les paumes, suivait des yeux celle qui s'éloignait, diminuait, se perdait. C'était toute sa dernière chance qui s'en allait avec elle. Si elle avait voulu, pourtant... Ah ! l'égoïste, la cruelle !...

Plusieurs fois, il se rappela ce jour, haineusement.

Au début du printemps suivant, il apprit que Jacqueline s'était mariée avec un grand Américain roux, le frère de miss Watson.

A cette nouvelle, Romulus sentit comme une pointe pénétrer dans son cœur. Sa colère d'autrefois le reprenait. Il se mit à détester furieusement Jacqueline, et surtout ce grand Américain. Mais deux verres de whisky qu'il but coup sur coup achevèrent de lui rendre cette hébétude où il se complaisait. La violence de sa douleur se perdit comme un torrent dans du sable.

XXIV

— Vous ne savez pas ce que vous devriez faire? — dit le général Azor Bossuet fils à Romulus qui était venu lui conter tous ses malheurs. — Vous devriez aller à Kingston. Un de mes amis est là-bas, le général Azor Papillon. Il a failli avoir une grosse situation en Haïti. Puis, à cause de ses ennemis politiques, il a dû se réfugier dans un consulat et même s'embarquer en cachette. Maintenant, il habite la Jamaïque. C'est un homme d'action. Il a de grands projets. On m'a dit qu'il était sur le point de prendre le pouvoir. Pourquoi ne pas marcher avec lui? Tout le monde le connaît, dans Kingston. Il n'y a qu'à le demander en débarquant. On vous dira où il demeure.

Je vous donnerai un mot pour lui, très chaud. Faites donc cela, mon ami. Ça vous changera les idées. Et puis, qui sait, c'est peut-être la fortune!

Romulus suivit ce conseil. Il rassembla quelques dollars. Grâce à un cargo-boat, il put faire la traversée à bon compte.

Arrivé vers le soir, il se logea dans une auberge du quartier pauvre et dormit, fatigué par le voyage, distrait de ses obsessions habituelles.

Bien avant l'aurore, un bruit nouveau l'éveilla : le chant des coqs de Kingston.

Chaque maison de cette ville a un jardin, et dans chaque jardin vit un coq. Dès la pointe du petit jour, un coq chante. Un second lui répond, et ainsi de suite. Si bien qu'au bout de peu tous ces coqs cocoricotent à la fois. Leurs cris lointains produisent une clameur confuse et puissante, à laquelle s'ajoutent les chants des coqs voisins, éclatant plus vifs dans la fanfare universelle, se répondant, se

croisant, en un crescendo qui monte, monte, monte toujours, jusqu'au lever du soleil.

Incapable de dormir plus longtemps, Romulus vint s'accouder à la fenêtre. Le ciel était couleur de soufre; dans les palmiers, des vautours ouvraient leurs ailes pour y sécher la rosée de la nuit.

L'heure approcha où l'on pouvait se présenter décemment chez le général. Mais comment trouver son logis?

L'éminent Azor Papillon était moins connu à Kingston que ne le croyait M. Azor Bossuet fils.

Après avoir erré dans plusieurs rues et questionné en vain de nombreux passants, Romulus parvint enfin sur une petite place ensoleillée et poussiéreuse. C'était là.

Il entra au rez-de-chaussée d'une maison en planches. Une négresse, pieds nus, accroupie, nettoyait le parquet avec une moitié de noix de coco.

Romulus lui tendit la carte de l'ancien ministre. Elle la prit, la considéra longuement,

comme pour en mesurer et en retenir tous les termes. Elle ne savait pas lire et attendait sans doute qu'un miracle l'initiât.

Le miracle ne s'étant pas produit, elle monta au premier étage et redescendit bientôt, annonçant :

— Le général, il vient à la suite.

En effet, peu après, celui-ci parut.

C'était un petit nègre chauve, dont la figure était coupée par une grosse moustache grise aux pointes tombantes et dont le crâne luisait comme un meuble.

Il accueillit Romulus en ami, lui offrit du café au lait et, comme le visiteur louangeait la discrétion de sa retraite :

— Sans vous interrompre — dit-il — je suis connu comme le loup blanc... A Kingston, vous n'avez qu'à dire mon nom... N'importe où, n'importe qui... Tout le monde il me connaît jusqu'ici comme le loup blanc, oui...

Puis il déclara, avec un sourire qui montrait ses dents d'or :

— Et le monde, il me connaîtra encore

mieux, dans un petit peu, ah ! foutre !...

Subitement grave et baissant la voix, il reprit;

— Vous savez, mon cher, tout va de mal en mal, là-bas... Le pays est couvert d'un drap mortuaire... Le président Bienaimé va être forcé d'embarquer... Il y a beaucoup de choses à faire. Il est temps de répudier la fatalité historique... Mais nous ferons... J'ai des amis, beaucoup d'amis... J'ai été écroulé à propos de mon amour du pays... Mais je reprends ma situation peu-z'à-peu, oui... J'ai été unanime à être désigné pour être le chef révolutionnaire des opérations à prendre contre le gouvernement... Vous verrez... On sera tout bien, là-bas!

Son visage s'épanouit. Il éclata d'un rire qui secoua son ventre d'une suite de hoquets.

Romulus protesta qu'il serait heureux de mettre son énergie à la disposition de si grands desseins, et que...

— Sans interrompre — fit le général — il faut venir cet après-midi à cette adresse...

tenez, que je vous écris pour vous... Nous avons une réunion décisive, entre partisans... Vous êtes des nôtres, puisque notre ami est commun, oui... Il aurait dû venir, lui aussi... Enfin, aujourd'hui, c'est à quatre heures... Je compte superlativement sur vous, n'est-ce pas ?

Heureux d'avoir obtenu si rapidement ce qu'il souhaitait, Romulus donna l'assurance de son dévouement à la cause, et même fit remarquer que...

— Sans vous interrompre — insista le général — l'heure militaire, foutre!

Il prit sa dure physionomie de commandement, mais la détendit aussitôt pour souhaiter à son hôte, en l'accompagnant jusqu'à la porte, toutes sortes de prospérités.

Au moment fixé, Romulus se trouva sur le lieu du rendez-vous.

C'était une ancienne fonderie désaffectée, pleine encore de tuyaux, de bouts de fer, de détritus métalliques, parmi lesquels un paon

à queue traînante, à col d'émeraude, aigrette en tête, se promenait avec majesté.

Dans une baraque, le général siégeait devant une table, entouré déjà d'une demi-douzaine de partisans, dont les visages présentaient les variations du teint entre le café au lait et le café noir.

L'un d'eux lui remit une feuille.

— C'était bien? — demanda le général à voix basse.

— Il y avait deux ou trois barbarités — répondit le partisan. — Mais j'ai corrigé. Maintenant, c'est très bien.

— Je vais donc — dit solennellement le général — vous donner lecture de mon message à mes amis de Cap-Haïtien. Écoutez!

« Kingston, du siège du nouveau Gouvernement de la République d'Haïti.

« Citoyens!

« Une révolution unique dans les annales du monde va s'opérer et changer la face de notre chère patrie. Secouant la poudre des

vains préjugés, j'ai décidé d'arborer la cocarde de l'indépendance régénératrice. Honni soit qui mal y pense!

« Que voyons-nous en effet au sein de la République? La corruptocratie dégénère en dilapidarchie, et un nouveau malheur pointe à l'horizon, sinistre météore, ou plutôt cyclone formidable qui menace de submerger notre vraie nationalité. Quand un peuple a subi de telles épreuves, son cœur devient un œuf horrible où serpente la vengeance et où couve la haine.

« Citoyens, il s'agit de ressaisir d'une main ferme le gouvernail qui nous permettra de remettre les choses de l'État sur un chemin solide de progrès et de liberté, et de fermer les robinets de la dissolution.

« Un chef d'État ne doit être ni le jeune chien que fait reculer un bouc, ni le taureau furieux prêt à tout briser avec ses cornes. Il doit être le coq qui, du bec, interroge la terre avant de frapper un coup d'aile.

« Citoyens, vos entrailles seront tressaillies

quand vous verrez, du fond de votre marasme, se déployer le drapeau de liberté. Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent. Le Saint-Esprit éclaire notre action. Mais il faut la cimenter par des décisions inamovibles. Il faut nous appuyer sur le libre arbitre !

« En avant, citoyens, pour qu'un fait puissant soit à la base de notre programme et le domine de toute sa hauteur. A bas la prestation sur une échelle honteuse des deniers publics ! A bas les cruautés du président Bienaimé, qu'attend dès cette heure le gibet du criminel endurci ! Faisons pivoter l'œuvre du salut public sur une régénération générale. Vive l'indépendance haïtienne ! Vive la Constitution ! Vive la souveraineté du Peuple ! Vive la souveraineté nationale !

« *Signé* : Général Azor Papillon. »

Un silence respectueux accueillit la fin de cette lecture. Par souci de ne pas sembler démesurément enthousiastes et pour donner

la mesure de leur lucidité, les amis du général affectaient une impénétrable réserve. Enfin, l'un d'eux prononça :

— Il n'y a pas un mot à reprendre.

Tous, soulagés, confirmèrent cet avis et assurèrent que ce document produirait un effet tel que le succès n'était pas douteux.

— Maintenant — reprit le général — il me semble qu'il serait bon de renfortifier notre indépendance nationale par une mesure qui apprendrait l'Europe à nous respecter.

Les têtes crépues s'inclinèrent.

— ... Aussi, je suis d'avis que le premier acte de mon gouvernement sera de déclarer la guerre à la république de San-Salvador. Je n'insisterai pas, messieurs, sur ce que la guerre peut engendrer chez nous d'essor national, en tant que fournitures d'armes, de vêtements et de vivres, oui...

Les membres du futur gouvernement, stimulés par la promesse de prébendes, écoutaient, la bouche béante et les yeux arrondis.

— ... Je ferai seulement remarquer à vos

yeux que cette république située sur le Pacifique est sans bases navales de ce côté-ci et que nous n'aurons rien du tout à craindre d'elle d'ici longtemps. D'autre part, un navire chargé de rhum à sa destination est dans la rade de Port-au-Prince. Il y a là la raison d'une saisie salutaire conforme aux lois de la guerre. Et, foutre! je ne m'en dispenserai pas! Je suis l'apôtre des réalités.

Tous approuvèrent, sauf le docteur Chrysostome Balançoire qui sortit de son portefeuille un papier crasseux et déclara :

— Je demande la parole.

L'orateur la lui accorda, d'un geste condescendant, et se rassit.

— Messieurs — poursuivit le docteur — j'adhère au principe de guerre. L'amour de mon pays me le commande et je ne m'y déroberai pas. Mais voici un document, une lettre écrite de Port-au-Prince, d'où il ressort que dans la rade se trouve aussi en ce moment un navire chargé de kirsch appartenant à une firme suisse. En déclarant la guerre à la Suisse,

premièrement nous pourrions saisir cette cargaison, aussi intéressante, peut-être plus, pour le bien de l'État, et deuxièmement nous ne craindrions rien, car la Suisse n'a pas de marine de guerre.

Cette proposition émut les conspirateurs. Certains, dévoués au parti du général, la combattirent. D'autres, assez militants pour créer déjà une opposition, soutinrent la thèse du docteur. Le rhum et le kirsch eurent chacun ses partisans.

Le conflit allait se développer, quand Romulus fit observer que, la Suisse étant un État neutre, Haïti risquerait, par une agression, de lever contre soi toutes les grandes puissances.

— Vous froissez mon patriotisme — dit le docteur, piqué.

Mais le général, enchanté par cet argument, prononça :

— Messieurs, ressaisissons les rênes, foutre !

Il inspecta d'un coup d'œil satisfait les

conjurés enfin domptés. Le moment était venu de dissiper tout malaise en les appâtant par des espoirs.

— J'ai composé mon cabinet — déclara-t-il majestueusement. — Et voici la distribution :

Chacun reçut, épanoui, un titre de ministre. Restait Romulus ; le général s'en aperçut :

— Et vous, mon cher, je vous décerne la fonction de sous-secrétaire d'État aux Arts-et-Sciences... Ça vous plaît ?

Le jeune homme remercia, ébloui par ce mirage de gloire.

— Alors, messieurs, voilà nos travaux préparatoires achevés. J'attends un télégramme de mes bien-aimés amis pour préciser avec exactitude la date du débarquement. Crions ensemble verbalement, pour clôturer cette réunion historique : Haut les cœurs ! Vive la République !

Tous se levèrent. Il y eut des vivats, des poignées de main, des accolades.

En sortant, Romulus se jugea si honorable

que, ayant acheté deux paquets de cigarettes, il donna une pièce d'argent à un petit commissionnaire pour les faire porter à son logis.

Le soir, il rencontra le général. Celui-ci lui proposa une tournée nocturne dans Kingston.

— On s'amusera — fit-il en clignant de l'œil.

Romulus accepta.

Cette pérégrination consistait à visiter ensemble les maisons dites de « tempérance », où d'honorables matrones proposent aux visiteurs l'agrément d'entretiens avec des dames mûrissantes travesties en gamines. Ces maisons sont toutes semblables. Même construction de bois, même ameublement d'osier, même salle commune décorée de chromolithographies et garnie d'un piano aux sons métalliques. Elles sont tolérées par la police anglaise en raison de l'engagement pris par leurs tenancières de ne vendre que des boissons sans alcool. Cela permet au gouvernement d'affirmer que la débauche, en Jamaïque, n'existe pas.

Pour cette tournée, le général avait revêtu un smoking et s'était coiffé d'une casquette de voyage à larges carreaux jaunes et verts.

— Bonjour, mon cher Papillon — dit gravement la directrice de la première maison de tempérance où le candidat-président fit entrer Romulus.

En s'entendant nommer, le général souleva sa casquette, par respect pour sa propre personne.

— Peut-on boire ? — demanda-t-il avec un sourire malicieux.

La directrice, une grande Anglaise sévère, vêtue de noir, au nez pincé par un lorgnon d'or, aux cheveux blancs séparés en bandeaux corrects, remua le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture et ouvrit la glacière. Elle remit à l'une des demoiselles, humble mulâtresse en robe d'enfant, une bouteille de soda.

— Voilà... C'est pour mon cher Papillon.

Le général souleva de nouveau sa casquette.

Au fond de la pièce, des matelots américains, assis en rond autour d'une table pois-

seuse, chantaient un cantique, de toute leur voix. Leurs figures étaient immobiles, mornes. On ne voyait remuer que les bouches largement ouvertes. Le général se pencha vers Romulus et, fier d'être initié aux rites de ces lieux :

— Ils s'amusent, oui... — expliqua-t-il en souriant.

La bouteille achevée, il tint à payer la dette. Il tendit un dollar à l'austère directrice, qui souleva sa jupe et le mit dans son bas.

— J'espère vous voir bientôt, mon cher Papillon — dit-elle en les accompagnant, tandis que ses hautes dents se découvraient, par un mouvement des lèvres qui voulait être un sourire.

Le général, sur les marches du petit escalier de bois, tapa contre l'épaule de Romulus.

— Hein, garçon! c'est la bonne vie, ici!

Durant toute la soirée, ils s'emplirent le ventre de soda dans de semblables lieux de fête. Quand ils se séparèrent, très amis, le général chuchota mystérieusement :

— Demain, il y aura peut-être du nouveau.

Il y eut du nouveau, en effet.

Lors de la réunion des partisans, le docteur Chrysostome Balançoire exhiba un autre papier :

— J'ai reçu de mes amis de Cap-Haïtien cette liste de ministres qui leur a été envoyée par M. le général Papillon. Or les noms qu'elle contient ne sont pas les nôtres... Général, j'attends vos explications.

Très ennuyé, le général balbutia :

— C'est hors de portée de comparaison... Tout ça, c'est une énigme dont le temps fera connaître le mot...

— Pas une énigme — insista sévèrement le docteur. — Voilà une lettre signée de vous.

L'accusé tenta de se disculper :

— J'ai signé cette lettre plutôt par méprise que par parti pris ! Que la Vierge me fasse péter les yeux si je mens !

Le docteur se leva et, dans un large mouvement d'éloquence :

— Mes amis ! mes amis ! voilà l'homme que nous allions servir ! Que vaut-il ? La

science fournit la réponse. Pour nous trahir ainsi et faire double masque avec ses promesses, que peut-il être? Je vais vous le dire! C'est un homme dont la pulpe cérébrale n'est plus spongieuse et qui a de l'atrophie des capillaires de la périphérie! Aucune étincelle ne peut jaillir de son cerveau! Les circonvolutions refusent de bondir, et les anfractuosités qui vont adhérer aux méninges sont veuves de toute pensée suivie! Tel est le diagnostic magistral de la science sur celui dont nous allions nous subordonner! Mes amis, ressaisissons-nous! Je démissionne de mon ministère, oui!

Il lança sur la table, faute de mieux, sa carte de visite, et se retira avec dignité.

Une conversation véhémente et imprécise s'ensuivit. Le général renouvela ses promesses. Mais ses futurs ministres demeuraient incrédules. Ils lui jetaient au visage les souvenirs du passé. Ancien laveur de vaisselle, ancien cireur de bottes, quelles aptitudes au gouvernement pouvait-il garantir? Les invec-

tives se croisaient, des doigts menaçants se tendaient vers lui, tandis qu'il agitait furieusement les mains au-dessus de sa tête en invoquant pêle-mêle Voltaire, Boissy-d'Anglas, Napoléon, Cromwell et Fabre d'Églantine.

Ce conflit marqua la fin du Comité de régénération.

Le général, privé de ses partisans et de leurs subsides, dut avouer à Romulus, quand ils se retrouvèrent tête à tête, qu'on l'avait trahi, mais qu'il méditait la composition d'un nouveau ministère et un débarquement sur un nouveau point de l'île. L'ancien projet, qui lui inspirait tant de confiance la veille, il n'en parlait plus que comme d'une entreprise négligeable. Mais on verrait ce qu'il était capable d'organiser.

— Je compte sur vous, hein? — dit-il en serrant énergiquement la main de Romulus. Il ajouta :

— Vous n'auriez pas une livre sterling à me prêter jusqu'à demain matin, oui?

Le jeune homme dut refuser. Lui-même comptait, à la fin de la séance, demander qu'on lui avançât quelque chose sur ses émoluments de sous-secrétaire d'État. Ils se quittèrent froidement.

Le lendemain, Romulus ayant achevé d'épuiser ses ressources, s'embarqua comme chauffeur sur un paquebot en partance pour la Nouvelle-Orléans.

XXV

Cette nouvelle déception, s'ajoutant à tant d'autres, acheva d'aigrir son caractère; il perdit toute ambition et tout respect de lui-même; il vécut au jour le jour, préoccupé seulement d'avoir, et par n'importe quel moyen, du whisky et de la cocaïne.

Il ne faisait plus que de brèves apparitions au logis de famille. M. Coucou essayait en vain de le réconforter. Ses sœurs le regardaient avec tristesse. « Les Béliard lui ont cassé le courage », disait-on.

Maintenant, Romulus ne se plaisait que dans le vaste quartier de la Nouvelle-Orléans où les prostituées viennent, de trois heures à minuit, s'offrir aux passants. Là, il profitait encore de l'agrément de son visage pour

plaire tour à tour aux filles blanches et aux filles de couleur. Il passait ses soirées chaussé d'espadrilles, la casquette sur l'oreille, le mégot collé à la lèvre, à converser dans de petits cafés avec les administrateurs de ces demoiselles, à jouer aux cartes, à parler. Ou bien, il faisait la causette, écoutait un air de piano mécanique, caressait les petits chiens frisottés et enrubannés dans l'affection desquels beaucoup de ces femmes cherchent un passe-temps et un réconfort.

Quand il traversait les régions honnêtes de la ville, il s'y sentait mal à l'aise. Il méprisait les choses et haïssait les hommes. Il avait une âme de vaincu et de paria.

Un jour, dans un square, le spectacle qui s'offrit à ses yeux l'immobilisa brusquement :

Jacqueline !...

Elle marchait près d'un grand gaillard roux... Son mari ! Elle avait l'air tranquille, heureuse, et elle promenait, dans une petite voiture, un bébé.

Romulus, de toute la force de sa haine, détesta ce couple et cet enfant. Sa sensibilité d'autrefois semblait se ranimer. Il eut le regret obscur de n'être pas devenu père, de n'avoir pas fondé une famille.

Cet enfant, pourquoi n'était-ce pas son enfant?...

A pas muets, de loin, il suivit Jacqueline et son mari. Il les vit franchir le seuil d'une petite villa, précédée d'un jardinet. Caché derrière un réverbère, il épia. Jacqueline, dans un fauteuil, semblait s'être mise à rêver doucement. Il voyait cela, le cœur rompu, des larmes aux yeux. Le mari reparut; il embrassa le bébé qui sommeillait en plein air au fond de la voiture, s'approcha de Jacqueline...

Romulus se cacha le visage pour ne pas voir leur baiser, et il s'éloigna brusquement, traversé par une douleur aiguë.

XXVI

Toute la famille Coucou dormait quand, vers le milieu de la nuit, deux coups furent frappés à la porte. Un silence. Deux coups encore.

Ce bruit imprévu causa quelque alarme dans la maison. M. Coucou s'avança pour parlementer.

— Allez-vous-en! On n'ouvre pas! En voilà une heure pour déranger les gens !

— Ouvre, ouvre vite ! C'est Aristide !

Aristide!... Depuis des années M. Coucou n'avait pas entendu parler de ce fils mystérieux, l'aîné de la famille, qui, tout jeune, avait déserté le logis, et vivait d'on ne savait quoi, dans une maison flottante, au milieu des

forêts de l'Ouest, sur les bords de l'Atchafalaya. Aristide!... Les petites l'avaient vu tout juste deux ou trois fois, affectant des allures secrètes, craignant d'être épié par la police, et disparaissant soudain comme il était venu.

— Attends!... J'ouvre!... Voilà... Entre vite!... Hé, là-haut!... C'est Aristide!

L'homme parut, souple, vêtu d'une chemise rouge; dans sa face brune, le blanc des yeux luisait.

En apprenant cette arrivée, chacun descendit dans la boutique aux volets clos et l'on apporta du whisky.

Aristide expliqua le motif de sa visite : il avait gagné un peu d'argent depuis quelque temps, en exploitant une sorte de cantine pour l'usage des bûcherons et des voyageurs. Il venait confier la somme au père; c'était plus sûr que de la conserver là-bas, dans cette demeure en planches, exposée aux incendies et aux pillards.

Il demanda :

— Et quelles nouveautés, chez vous?

Coup sur coup, il apprit la mort de sa mère et l'échec subi par Romulus.

La nouvelle du deuil plissa son dur visage que l'on eût dit inapte à traduire la douleur; elle ne provoqua qu'une fugitive grimace, vite effacée par une expression résolue.

Mais l'affront fait à son frère le révolta.

— Ah!... les blancs!...

C'était un tribunal de blancs qui l'avait condamné jadis à propos d'une faute vénielle et l'avait contraint à déserter le foyer pour devenir un homme errant. Il connaissait bien la cruauté des blancs, leur violence, leur cynisme, leur injustice! Quoi!... ce Béliard avait osé!... Eh bien! on allait rire!

Il asséna sur la table un coup de poing brutal qui fit trembler les verres, et demeura muet, le front farouchement barré d'une ride.

La tante Cléopâtre tenta de l'apaiser en faisant la douce voix, M. Coucou lui démontra, non sans peine, qu'en l'espèce une violence ne servirait à rien.

Pour dériver sa colère, le père lui demanda

comment il avait gagné la Nouvelle-Orléans. Il répondit rudement :

— J'ai fait route avec un camarade... Un garçon que j'ai souvent rencontré dans la forêt... Nous avons chassé ensemble... Il est venu ici pour le carnaval avec un lot d'animaux bizarres, que nous connaissons bien, nous autres, mais que les gens d'ici n'ont pas vus souvent... Harry K. Willer, il s'appelle... Il va s'installer près du bout de Canal-street, sur le quai du Missisipi...

Et, tout en lampant du whisky et en roulant entre ses doigts noirs des cigarettes, il raconta sa vie là-bas, dans les forêts mystérieuses, les nuits d'affût, les courses après les bêtes blessées, la défense contre les animaux et contre les hommes.

Mais, quand l'aube blêmit les volets, il se leva brusquement.

— Je ne veux pas qu'on me voie ici.

— Tu as encore eu des histoires? — interrogea craintivement M. Coucou.

— Oui... Une explication avec un cama-

rade... et qui a mal tourné... Alors, j'aime mieux laisser passer un peu de temps...

Il essuya sa bouche du revers de sa main, embrassa gauchement tante Cléopâtre et les petites, prit son ballot, son bâton, et s'éloigna rapidement dans les rues désertes, parmi les brumes du premier matin.

XXVII

Travesti en Hongrois d'opérette, le montreur de bêtes curieuses faisait la parade devant sa baraque de toile peinte. Il s'était installé non loin du logis des Coucou. Les aigres mélodies qu'il jouait sur un cornet à pistons pour attirer la foule parvinrent jusqu'à la blanchisserie. Mabel vint avertir en hâte la famille. Tous se rendirent chez l'ami d'Aristide.

Quand le bonhomme connut les raisons qu'il avait de prendre confiance, il se montra très cordial et insista pour faire pénétrer gratuitement les Coucou dans sa baraque. Sa collection d'animaux baroques leur fut exhibée avec un grand déploiement de commentaires

propres à émerveiller les âmes simples. Il montra un tatou cabassou, bizarrement caparaçonné d'une armure jaunâtre, d'où sortait une queue de rat; une araignée-crabe, paquet de chair velue, tapie au fond d'un bocal; un iguane, à l'épine dorsale dentelée comme celle de certains monstres dont le diable est environné sur les images de piété; un petit crocodile qui flottait ainsi qu'une bûche dans une baignoire mi-pleine d'eau croupie; quelques perroquets dont l'affreux ramage les assourdit; et enfin, derrière un double treillis métallique et lovés sur une vieille couverture de cheval, des *serpents-minute*, redoutés des coupeurs de cannes à sucre, et dont la morsure est foudroyante.

— Tu viens, Cléopâtre? — cria M. Coucou la visite finie.

La tante était restée devant les *serpents-minute*. Elle les contemplait avec un va-et-vient bizarre de tout son corps. On eût dit une chatte se balançant avant de bondir.

— Eh bien, Cléopâtre?

D'une voix qui n'était pas la sienne, elle demanda :

— Vous ne me vendriez pas un de ces serpents-là ?

Cette proposition surprenante troubla les Coucou. Ils sentaient confusément que quelque chose se préparait, mais aucun d'eux n'osait interroger Cléopâtre.

Le marchand se fit un peu prier. Il insista sur le risque couru lors de la capture et du transport de ces bêtes et, finalement, lâcha un prix : deux dollars...

La tante Cléopâtre tira de son porte-monnaie la somme demandée. Peu après, elle emportait un des *serpents-minute*, prisonnier dans une bouteille dont le bouchon était perforé par un cure-dents en guise de prise d'air.

Son dessein était d'aller le lendemain, à l'aube, devant le logis du jeune ménage Watson. Elle se voyait déjà accroupie devant la porte qui donne accès au jardin où sûrement l'on met l'enfant durant la journée. A l'heure où personne n'est encore éveillé,

elle déboucherait la bouteille, la coucherait doucement, le goulot passé sous la porte, entre deux pavés. Quand la blanche veillera sur son petit, à l'heure de la sieste, qu'arrivera-t-il? D'entre les herbes sortira une petite tête plate; le serpent flairera le lait du biberon, il montera le long du berceau, s'approchera de l'enfant...

Ah! Ces Béliard! Quelle belle vengeance contre leur vanité!... Comme ils paieront bien tout le mal qu'ils ont pu causer, la mort d'Alcénaïde, le désespoir et la déchéance de Romulus!... Et qui donc accuser?... Personne... Le serpent évadé sera le seul cou pable...

Cléopâtre revint au logis, escortée par les deux petites qu'émouvait l'idée d'avoir à la maison ce joujou terrible.

Durant la fin de la journée, elles allèrent plusieurs fois s'assurer que la bête vivait et que le bouchon tenait bien.

Au moment du dîner, elles déclarèrent

qu'elle devait avoir faim, et qu'on pourrait peut-être lui donner des mouches à manger, en les poussant avec une allumette à travers le cure-dents.

— Oui — concéda M. Coucou. — Mais, Cléopâtre, ma chère, apporte donc la bête ici ; c'est mieux... Un accident est si vite venu !

Elle alla chercher la bouteille. Son absence se prolongea... Enfin, elle revint, grisâtre d'épouvante, muette. Ses mains tremblaient.

— Le serpent !... Le serpent !...

Soudain, on vit monter ses prunelles ; elle faillit s'évanouir. M. Coucou la reçut dans ses bras. Enfin, elle put expliquer :

— Le bouchon !... Tombé !... La bouteille, vide !...

Mabel et Flora poussèrent des cris suraigus et voulurent se sauver en troussant leurs jupes. M. Coucou, couvert de sueur, bégayait. Le sang-froid leur revint pourtant un peu. Ils se mirent à fouiller activement la maison. Le jour baissait. Les recherches devenaient de

plus en plus difficiles. Quelquefois, l'une des petites poussait un hurlement. Mais non... elle n'avait découvert qu'un bout de ficelle, ou quelque déchet roulé sous une armoire.

Courbaturés par l'émoi et par les contorsions auxquelles ces recherches les avait astreints, ils finirent par se persuader que la bête s'était enfuie dans la rue.

Au moment du coucher, Flora, qui avait les intestins sensibles, alluma une bougie et se dirigea vers la petite cabane sise au fond de la cour et remarquable par deux initiales énormes dont M. Coucou en avait enjolivé la porte.

Arrivée là, elle ferma le verrou, posa la bougie sur une planchette.

Seigneur!... Qu'est-ce donc par terre que cette chose qui remue... Là... et sur quoi elle a failli marcher? Le serpent!...

— Ho!-o-o-o!... Papa! papa!... Au secours!

Son premier geste d'épouvante avait renversé et éteint la bougie. La voilà enfermée

dans la petite cabine, parmi les ténèbres, avec le serpent... Elle se blottit contre un angle de la pièce, grimpée sur le siège, repliée sur elle-même, la figure dans les mains, secouée par un râle de terreur qu'elle s'efforce en vain de contenir.

Aux cris qu'elle pousse, M. Coucou arrive. Il appelle, ne reçoit pas de réponse Enfin, comme il répète : « Flora, Flora ! .. où es-tu ? » il entend une voix étouffée qui lui répond . « Je suis là, papa !... Avec le serpent ! »

— Dieu nous bénisse !... Ne bouge pas, surtout !

Voici maintenant la tante Cléopâtre, voici Mabel, qui toutes deux commencent à se lamenter sur un ton de détresse, comme des chiens qui hurlent à la lune ; voici trois voisins, puis quatre, puis cinq... Romulus arrive. Il comprend le danger.

— Taisez-vous donc, pour Dieu ! Allez-vous vous taire ?

Par une fente de la porte, il adjure Flora qui geint toujours.

— Ma petite Flora, ma petite sœur chérie, c'est un danger de mort... Ne fais pas un mouvement... Tais-toi !...

Mais Flora continue sa faible plainte ; les voisines enflent leurs lamentations ; M. Coucou lève les bras au ciel, fait de grands pas, invoque Dieu et les hommes, s'arrache les cheveux... Maintenant une foule de nègres, munis de lanternes, remplit la cour où retentit un jacassement de volière. Le récit du drame est vingt fois demandé, vingt fois répété. Souvent, une clameur de panique éclate :

— La bête est sortie !

C'est en vain que Romulus, à bout de résistance nerveuse, pérore pour obtenir du calme. Des propositions s'entre-croisent :

— Par la lucarne, ne pourrait-on pas faire sauver l'enfant ?

— Mais non... L'ouverture est trop petite...

Quelqu'un tente de mettre une lampe à la hauteur de cette lucarne :

— Flora, vois-tu ? Où est-il ?

Mais la lampe n'éclaire pas la zone d'ombre,

en bas de la porte, où se trouve le serpent. Il faudra que, toute la nuit, la petite attende, attende... Quelle angoisse !...

Il ne reste plus maintenant, tandis que les heures s'écoulent avec une déprimante lenteur, qu'un petit groupe, debout, piétinant, recru d'émotion et de fatigue, torturé par l'envie de sommeil et la terreur d'y succomber. Quelquefois, l'enfant pousse un hurlement : elle croit qu'elle a entendu remuer et que le serpent va venir sur elle. A ses cris répondent ceux des Coucou, impuissants et désespérés, qui se pressent contre la porte, en suppliant Flora d'être immobile et d'attendre le jour...

Enfin l'aube !...

Un voisin propose un expédient : On entrebâillera la porte tout doucement, on approchera de l'ouverture une jatte de lait tiède, et le voisin guettera, une badine à la main, le moment où le reptile passera la tête.

De ses yeux agrandis d'épouvante, Flora voit, dans les pénombres peu à peu dissipées,

l'animal se détendre et se mouvoir... L'horrible tête plate hésite, cherche... Le petit tas brun se déplie, rampe un peu vers le siège où la malheureuse se tient depuis huit heures, immobile et recroquevillée.

— Il vient, papa !... Au secours !...

La bête flaire... La porte s'entr'ouvre doucement... L'odeur du lait...

Djing !...

La baguette a sifflé, le monstre est mort.

Mais quelle crise de nerfs secoue la pauvre Flora dans les bras de Romulus qui l'emporte !

XXVIII

Romulus, par dégoût des blancs, ne fréquentait plus que des gens de couleur choisis parmi ceux qui vivaient en ennemis de la société : des domestiques renvoyés et subsistant au jour le jour ; des aigrefins, combinant de mauvais coups entre deux périodes d'incarcération ; des agitateurs politiques au service de la propagande allemande ; de vieux nègres inaccoutumés encore aux mœurs de l'Amérique et qui conservaient au fond de leur cœur la nostalgie des forêts congolaises.

Quelques-uns de ceux-là se réunissaient parfois en grand mystère dans le grenier d'un bâtiment désert. Ils tenaient là de ces réunions si cachées aux blancs que les policiers

n'en connaissent même pas l'existence et ne les soupçonnent qu'en découvrant un crime rituel.

Durant ces assemblées clandestines, on danse au son d'un tambourin voilé ; on évoque le cérémonial des rites africains · on prie à la fois Jésus-Christ et les dieux barbares. Dans ces âmes naïves et sauvages, les enseignements des pasteurs laissent des traces qui se mêlent aux traditions d'idolâtrie. Une affinité s'établit entre les sacrements catholiques et les sacrifices humains. Le rêve obscur, que ces vieux nègres ne réalisent pas par crainte de la police, mais dont ils s'entretiennent à voix basse, serait de communier avec un peu du sang d'un blanc, pour se pénétrer ainsi du courage, des vertus pratiques et de la chance, qui sont les privilèges de cette race jalousée.

Romulus se mêlait à eux. Il passait des nuits dans de petites chambres où s'entassaient les nègres, à la clarté d'un lumignon qu'on était prêt à éteindre dès la première

alerte. Son esprit critique s'était atrophié. Il s'abandonnait au mysticisme étrange qu'entretenaient les discours, les incantations des sorciers. Et quand il avait vaguement conscience de s'abaisser en cette compagnie, il en jouissait avec une sorte de honteuse volupté.

XXIX

Les fêtes du carnaval approchaient. Toute la ville travaillait avec fièvre aux préparatifs de la cavalcade. Elle devait représenter cette année-là le cortège de la reine de Saba. On construisait un char figurant un éléphant blanc caparaçonné d'un filet d'or, avec une grosse touffe de plumes d'autruche attachée au frontal. Un autre formait un immense chameau en cartonnage; un autre était à l'image d'une girafe. Pas une jeune ouvrière qui ne veillât pour coudre sur son déguisement des émeraudes, des saphirs, des perles de verre. La Société des Chevaliers de Comus devait reconstituer, d'après le tableau de Véronèse du Musée de Turin, la visite de la reine à

Salomon ; et celle des Chevaliers de Protée devait copier le même sujet traité par Raphaël dans sa peinture du Vatican. Tous les nègres se fabriquaient des costumes d'anciens Africains ; ces travestissements réveillaient en eux le goût des verroteries et aussi les obscurs instincts primitifs.

L'agitation de la ville avait gagné le père Hamilcar, un vieux bonhomme qui vivait d'humbles ressources mystérieuses et que les noirs estimaient craintivement, car on le déclarait « Papa-Loi ». C'était lui le dépositaire des traditions du culte vaudou. C'était lui qui, à l'issue des danses nocturnes où l'on s'enivre de mouvement et d'alcool, prononçait, dans une crise violente d'extase, des paroles prophétiques recueillies par tous les fidèles comme une inspiration de Dieu.

Le père Hamilcar annonça que les forces supérieures avaient parlé, et qu'il fallait que les sectateurs cachés du vaudou, eux aussi, célébrassent une fête. Aussitôt, de taverne à

sentine, de galetas à masure, dans tous les mauvais quartiers de la ville, le mot d'ordre circula.

Romulus, un soir qu'il était surexcité par le whisky, alla rendre visite au père Hamilcar.

— Les ancêtres réclament un sacrifice — affirma celui-ci. — Ils auront du sang de chevreau, faute de mieux.

— Faute de mieux ?

— Ah ! mon fils ! si nous étions libres ! Si les blancs n'étaient pas si abominables, quand ils se vengent !

— Eh bien ?

— Tu sais, mon fils, ce qui fait les plus beaux sacrifices : quelques gouttes de sang tirés d'un enfant blanc... Mais il ne faut pas penser à cela !... Dieu se contentera d'un chevreau !...

Cette parole fermenta dans l'esprit de Romulus. En son cerveau troublé par l'alcool et la cocaïne se mêlaient confusément l'ambition d'un rapt dont on le féliciterait, la haine inapaisée contre Jacqueline et son mari, le

besoin de la vengeance. Un enfant blanc, il en connaissait un...

Le soir, dans un des bouges où il fréquentait, il aperçut tout à coup son frère Aristide.

Grâce au grand mouvement qui agitait la Nouvelle-Orléans à l'occasion du carnaval, le proscrit s'était hasardé jusque dans la ville, en calculant que, masqué, il pourrait goûter quelque plaisir sans trop de risque.

Il savait, lui aussi, le vœu du père Hamilcar. Presque sans paroles, il comprit le projet vague de son frère.

— Tu peux me conduire jusqu'à la maison qu'ils habitent? — demanda-t-il tout à coup.

Ils empruntèrent des dominos et des faux nez pour se confondre avec les masques qui circulaient déjà dans la rue, et s'en allèrent devant la maison de Teddy Watson. Une fois encore, Romulus aperçut, à travers les grilles du jardin, l'enfant qui prenait l'air au fond d'un berceau.

— Ici, rien à faire! — grogne Aristide. — A quelle heure sort-elle? le matin?...

— Sans doute...

— Veux-tu venir ici demain matin, vers neuf heures?... On verra bien!...

XXX

La Nouvelle-Orléans était pavoisée d'orange et de vert, couleurs du roi Carnaval. Aux vérandas à colonnettes des villas, aux balcons des étages, aux galeries couvertes des vieilles maisons françaises, aux fenêtres des hautes bâtisses américaines, sur les trams, en travers des rues, en guirlandes, en oriflammes, en cocardes, rayonnaient et papillonnaient tous les orangés, du plus tendre au plus vermillonné, tous les verts, du plus pâle au plus vif. Des passants masqués animaient les rues. On croisait des arlequins aux losanges couleur de mandarine et d'émeraude, des pierrots comme badigeonnés de minium, des bergers enguirlandés de feuillages qu'attachaient des

nœuds capucine. Partout des estrades où flottaient les banderoles. Là-dessus, l'éblouissement d'un ciel au bleu fixe et dur. Et, répondant à la violence de la couleur, la violence des sons frappait l'air, orchestres défilant devant un cortège de gamins, crécelles, trompes de fer-blanc, toutes sortes de bruits rauques, coups de sifflets, éclats de clairons, sonneries de cloches.

Vers onze heures du matin, Jacqueline sortit de la maison, poussant la petite voiture du bébé, sans remarquer qu'elle était suivie par un pierrot orange et par un pierrot vert, masqués tous deux.

Soudain, ces êtres bondirent sur elle. Un la retint, tandis que l'autre arrachait l'enfant de ses couvertures et le roulait dans un lambeau d'étoffe. Et ils s'éclipsèrent avec une telle promptitude que la malheureuse, suffoquée par l'épouvante, n'eut pas la force de crier assez pour attirer l'attention des passants.

Mais quelques minutes après éclatent des

hurlements désespérés; appelée téléphoniquement, la police arrive : on interroge, on enquête; Jacqueline sanglote près de la voiture vide; son mari et Béliard, accourus, cherchent avec enfièvrement ce qu'ils pourraient faire pour soulager par l'action l'atrocité de leur rage impuissante.

Autour de la maison accablée, les chants et les bruits d'orchestres continuaient à retentir. Les figurants des cortèges s'étaient répandus dans la ville. Maintenant, la Nouvelle-Orléans n'était plus qu'un immense bal. On dansait sur les quais, le long de Canal-street; partout, des rondes joyeuses; l'orange et le vert se confondaient en tourbillonnant et le ciel bleu miroitait sur les grelots et les paillettes. Les nègres, surtout, traduisaient par des bamboulas la véhémence de leur joie. Ils sautaient et criaient comme s'ils étaient redevenus des sauvages.

Peu de temps après l'attentat, un pierrot orange et un pierrot vert, qui portaient un

paquet bizarre où quelque chose semblait remuer, pénétraient dans une usine déserte de la banlieue, une sorte de grande baraque abandonnée. D'autres nègres, dont plusieurs étaient aussi masqués, y arrivèrent comme s'il se fût agi d'un rendez-vous, et un bruit bizarre grandit à l'intérieur, comme un roulement de tambourins et des battements de pieds sur le sol.

Dans la baraque, bientôt, le bruit devint tumultueux ; des cris bizarres et mal réprimés éclatèrent.

Tout à coup il se fit un grand silence, où s'éleva le cri d'un bébé.

Une quinzaine de nègres étaient assemblés là en longues robes blanches. Ils formaient un cercle au milieu duquel se trouvait un vieux noir enveloppé d'un manteau de pourpre sur lequel étaient collés des insignes en papier doré. Il tenait un bébé entièrement nu, un enfant blanc. Autour de lui, les nègres, mains jointes, les yeux levés, semblaient tous frappés d'extase.

A ce moment, un des hommes masqués s'avança.

C'était Romulus.

Dégrisé de l'influence morbide que la cocaïne exerçait sur lui, il comprenait soudain de quel acte son sommeil de conscience l'avait rendu coupable. Ce prélèvement de sang, quelle absurdité barbare ! Et quelle épouvante aussi pour la mère dont le petit avait momentanément disparu !

Dans son cœur, il sentait refluer tout l'ancien amour. Pouvait-il accepter que Jacqueline eût pour lui-même de la haine et du mépris?

— Rendez-moi l'enfant — commande-t-il.

Les nègres demeurent interdits. Leur ferveur mystique se trouble. Ils subissent l'autorité de Romulus ; une crainte les emplit déjà.

— Rendez-moi l'enfant!

Il y a tant d'énergie dans son attitude, dans l'expression de son visage, que les nègres obéissent.

Alors, arrachant son déguisement, Romulus s'en sert pour couvrir le bébé; il sort de la baraque et court vers la ville.

Vite, vite... vers la maison de Jacqueline... Pauvre petite! quelle anxiété elle doit avoir!... Et qu'il s'est donc conduit, lui, en misérable, en brute, en sauvage!

Enfin la rue... la villa... le jardin... Bon, la voiture d'enfant y est... Vite, vite...

Et voilà que, sous la petite capote de cuir blanc, l'enfant repose de nouveau, emmailloté dans le vêtement de carnaval.

La demeure est déserte, silencieuse. Chacun s'en est allé sans doute à la recherche du pauvre petit...

Mais non!... La porte s'ouvre. Quelqu'un paraît... Jacqueline!

Romulus, caché dans un massif, la voit descendre d'un pas raide, comme une hallucinée. Elle se dirige vers le berceau. Elle regarde...

Un grand cri! Elle bat des bras, s'affaisse en arrière. Il a juste le temps de se précipiter

pour la recevoir, évanouie, foudroyée par l'immensité de ce bonheur soudain

Jacqueline... Le voilà donc, ce cher visage! ces pures lèvres... Jacqueline, la voilà près de lui, contre lui, comme autrefois... Il ne peut se rassasier de la contempler pieusement, avec une tendresse ardente et douloureuse... Jacqueline! Cher bonheur défendu... Sainte Vierge de son âme...

Brusquement, Romulus se sent pris au collet avec rudesse. Des cris éclatent.

— Qu'est-ce que tu fais là, hein?

— Il allait la violenter, parbleu!

— Haut les mains, crapule!

— Emmenez-le, garçons!... Serrez ferme!

— Vous autres, occupez-vous de cette malheureuse...

— Ah! ces nègres! quelle engeance!

— On va t'apprendre à salir nos femmes!

— Heureusement qu'on est arrivés à temps!

— Sale nègre!

— Elle est évanouie de peur... Il y a de quoi!

Au bruit, des voisins sortent. La rue s'emplit.

Romulus, étourdi à moitié par un coup de poing en plein visage, est emmené par la patrouille de police qui, passant par là, vient de le découvrir, une femme blanche dans les bras.

Mais voici qu'un groupe accourt, conduit par une sorte de géant roux. C'est Teddy Watson et quelques camarades, membres d'associations sportives, qu'il a rassemblés en hâte afin de seconder les détectives pour la recherche de l'enfant.

On l'instruit du risque couru par Jacqueline.

— Ma chère femme... Où est-elle?...

— Oh! il n'y a pas de mal... Des voisines viennent de l'emporter dans la maison... et le bébé aussi.

— Le bébé est retrouvé? — exclame Watson, radieux.

Mais il n'a pas le loisir d'interroger plus longuement au sujet de cet événement providentiel. La tentative abjecte du nègre est un fait nouveau qui mérite vengeance sans retard.

— Donnez-moi cet homme! — ordonne Watson aux policiers. — Il m'appartient! Inutile d'attendre pour le juger... La loi de Lynch : A mort!

— Impossible, monsieur...

— Donnez-le-moi!

— A mort! A mort! Donnez-le-nous!

Romulus, claquant des dents, affolé comme une bête traquée, est jeté sur le sol. Des coups le redressent. Une lutte s'engage, dont il est l'enjeu.

La foule, sans cesse accrue, soutient Teddy. Les policiers, impuissants contre la volonté populaire, sont dépossédés de leur captif.

C'est à peine un être humain, meurtri de coups de poing et de coups de pied, les dents cassées, souillé de crachats, que les compagnons de Teddy ligotent contre un arbre. Romulus, épouvanté, sanglant, bavant, les yeux noyés d'agonie, ne leur résiste plus.

« Du pétrole! » crie une voix. Un automobiliste prête un bidon qui passe de main en main par-dessus la foule.

— En arrière, donc ! — grogne Teddy.

Les Américains, excités par l'idée qu'on va brûler un nègre, s'agitent en une masse grouillante d'où sortent des exclamations d'encouragement. Mais le cercle s'élargit au moment où jaillit la flamme. Elle monte le long de l'arbre, rose et peu visible dans le grand jour, faisant crépiter les chairs, éclater la peau, grésiller la graisse, et formant un large panache de fumée noire que le vent porte au-dessus de la multitude.

Par les rues voisines, des badauds accourent : « Qu'est-ce donc? Un incendie? »

— Non, rien... Un négro qu'on flambe...

— Le premier de l'année — dit quelqu'un.

FIN

NOTES

I. — LE VAUDOU

Les lignes qui vont suivre sont extraites du volume de M. Warrington Dawson : *Le Nègre aux États-Unis*, paru à Paris en 1912 (Guillemoto, éditeur). C'est l'étude la plus impartiale et la plus complète qui ait été composée sur la question nègre aux États-Unis. Je connais peu d'ouvrages documentaires qui l'égalent en intérêt :

« J'eus dans mon enfance une aventure assez bizarre. Quand j'avais treize à quatorze ans, je tombai inexplicablement malade. J'avais le visage creusé et les yeux ternes, et dépérissais à vue d'œil. Un jour, on changea les fourreaux en toile de mes matelas et de mes oreillers. Parmi les plumes, on trouva l'objet le plus étrange que j'aie vu de ma vie. Cela avait à peu près un tiers de mètre de long et ressemblait à un oiseau bigarré. Ma mère me dit tout bas : « Je crois que c'est un vaudou. Ne dis rien, mais « va appeler les domestiques. » En apercevant l'objet, les figures des nègres prirent cette teinte

grisâtre particulière aux visages des nègres terrifiés. Ils gémirent et protestèrent qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil, et se retirèrent au plus vite. L'objet fut mis de côté pour être examiné par une personne compétente. Dix minutes plus tard, il avait disparu. L'explication? elle est hypothétique : Trois ou quatre ans auparavant, nous avions à notre service comme cuisinière une négresse qui était partie en jurant de faire un mauvais coup à ma mère. A ce moment-là, l'oreiller sur lequel j'avais reposé tant que s'était développée ma maladie se trouvait sur le lit de ma mère ; mais celle-ci dormait toujours à plat sur le matelas, et l'oreiller, par conséquent, ne lui avait été d'aucun usage. Nous supposons que la négresse, ignorant cette particularité, avait introduit dans l'oreiller le vaudou bourré de poison. Plus tard, cet oreiller, qui était tout neuf, fut placé dans ma chambre ; j'en fis usage la nuit : c'est vers cette époque que commença ma maladie inexplicable. Et je réussis à me remettre dès le jour où le vaudou fut découvert. »

II. — LYNCHAGES

Le 7 mars 1911, à Lawrenceville (Georgie), deux cents hommes masqués prirent la prison d'assaut, s'emparèrent d'un nègre qui n'avait pas encore passé en jugement, le pendirent à un coin de rue et criblèrent le corps de balles.

Le 24 août 1911, à Purcell (Oklama), une foule de trois mille hommes conduisit un nègre nommé Carter au centre de la ville et le brûla vif sur un bûcher de fagots imbibé de pétrole. Détail à noter : La foule s'abstint expressément de tirer des coups de pistolet, afin de ne pas abréger son supplice.

Le 10 octobre 1911, près de Greenville (Caroline du Sud), une automobile transportait d'une prison à l'autre un nègre inculpé de viol. Une panne immobilisa l'auto. Un groupe de citoyens s'empara du nègre, le suspendit par un pied à un poteau télégraphique, et tira contre lui quatre cents balles de fusil et de revolver. Un autre nègre, qui blâmait ce mode de justice, fut fouetté sur place.

Le 1er novembre 1911, à la Nouvelle-Orléans, un nègre fut tué dans la rue par les passants, à coups de revolver.

Il y eut, en 1911, 44 lynchages de nègres dans les États sudistes. Il y en eut 20 dans les États nordistes et de l'ouest.

Le 13 août 1911, à Coatesville (Pensylvanie), un nègre avait tiré sur un agent qui avait voulu l'arrêter en l'inculpant de vol de grand chemin. Le nègre, blessé par l'agent, avait été rivé, au moyen de chaînes, sur un lit d'hôpital. Des Américains s'emparèrent de lui et le jetèrent sur un bûcher. A trois reprises le malheureux se releva avec son fardeau. A trois reprises il fut relancé dans les flammes.

Enfin, on peut lire dans *la Guêpe de la Nouvelle-Orléans* du 7 février 1914, ces lignes : « Le premier lynchage de l'année vient d'avoir lieu à Oklama, près Muskogee. Un nègre nommé Benjamin Dikerson fut accusé d'avoir frappé à mort un commis voyageur d'Oklama City, M. W. A. Chaffin. La foule furieuse l'arracha à ses gardiens, puis, l'ayant conduit dans la plaine, le dépouilla de ses vêtements et le cribla de balles. »

619-11-20. — Imp. Henry Maillet, 3, rue de Châtillon, Paris.

OUVRAGES POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

ALANIC (MATHILDE)

Anne et le bonheur . . . . . . 12 »
Les Danaïdes . . . . 12 »
Étoiles dans la nuit . . . . . 12 »
Francine chez les gens de rien 12. »
Les loups sur la lande . . . . . 12 »
Nicole, jeune grand'mère. . . . 12 »
Rayonne ! . . . . 10. »

AUBERIVE (CLAIRE)

Quand l'amour lutte . . . . . 12 »

BALZAC (HONORÉ DE)

Eugénie Grandet . . . . 8. »

BORDEAUX (HENRY), *de l'Acad. françaiſe*

La glorieuse misère des prêtres
Nouvelle édition . . . . 12. »
Le mariage. (Hier et aujourd'hui). 15 »
La petite Mademoiselle. (Illustré) 9. »

CHARCOT (JEAN)

Autour du Pôle Sud. Expédition du « Pourquoi-Pas ? » (Illustré) . . . 12. »

COULOMB (JEANNE DE)

Au revoir, soleil ! . . . . 12. »

COURTHS-MAHLER

Le cœur d'une mère. Traduit de l'allemand par Alice Cuénoud. . 12. »
Le talisman de la Rani. Traduit de l'allemand par Mlle L. Maitre . 12. »

DANRIT (CAPITAINE)

Robinsons sous-marins *(Ouvrage couronné par l'Académie française)* (Illustré) . . . . 12 »

DAUDET (ALPHONSE)

Tartarin de Tarascon. (Illustré). 12. »
Tartarin sur les Alpes. (Illustré) 12. »
Port-Tarascon. (Illustré) . . . . 12. »

DEKOBRA (MAURICE)

Le rire dans le brouillard . . . . 12. »

DELLY

Le Candélabre du Temple . . . 15. »
L'infidèle . . . . 12. »
Mitsi . . . . 12 »
Les ombres . . . . 12. »

FARRÈRE (CLAUDE)

L'Atlantique en rond. . . . . . 12 »
Mes voyages. I. (La promenade d'Extrême-Orient). . . . . 12. »
Mes voyages. II. (En Méditerranée) 12. »

FAURE (JEAN-LOUIS)

Au Groënland, avec Charcot. (Illustré) . . . . 12. »

FOLEY (CHARLES)

C'était pour rire !. . . . . . . 12. »
La cloche des perdus. . . . . . 12. »
La cousine inconnue. . . . . . 12. »
Princesse d'un soir. . . . . . . 12. »

FOUCAULT (ANDRÉ)

La fuite du roi. (Varennes 1791). 12

GASQUET (MARIE)

Une enfance provençale . . . .

GÉNIAUX (CHARLES)

La découverte de l'amour.. . . 12
La passion d'Armelle Louanais. *(Grand Prix du roman de l'Académie française)*. 12

HALT (MARIE-ROBERT)

Histoire d'un petit homme . . . 10

HAY (IAN)

Le chevalier 5 H P. Traduit par Maurice Lenail 12

JABOUNE

Les Grands Hommes quand ils étaient petits. (Illustré) . . . .

MACHARD (ALFRED)

Le Loup-garou . . . .

MALOT (HECTOR)

En Famille (2 vol. illustrés), chacun
Sans Famille (2 vol. illust.), chacun

MEYNIER (COLONEL O.)

Les conquérants du Tchad. (Ill.).

PINEDO (FRANCESCO DE)

Mon vol à travers l'Atlantique. Traduit par Robert Renard. (Ill.)

PRÉVOST (MARCEL), *de l'Acad. franç.*

L'art d'apprendre . . . . . .

ROUCH (J.), *Lieutenant de vaisseau*

Le pôle Sud. (Illustré). . . . .

THULIEZ (LOUISE)

Condamnée à mort. Préface du général Weygand . . . .

TRILBY (T.)

Aimer, c'est pardonner. . . .
Amoureuse espérance. . . . .
Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre. . . . .
Le droit d'aimer . . . .
Furette ou la rançon. . . . . .
La jolie bêtise. . . . .
Le mauvais amour . . . . . .
Marie-Pierre au volant ou la grande aventure . . . .
Pantins et marionnettes. . . .
La petite parfumeuse. . . . .
Princesse de Riviera . . . . .
Le retour . . . .

VIGNES ROUGES (JEAN DES)

Deviens un chef ! . . . .

6286. — Imp. Flammarion, Paris. — (12-34).